

Christiane
Taubira

Baroque
sarabande

 Philippe Rey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Christiane Taubira

Baroque sarabande

Philippe Rey

DU MÊME AUTEUR

- Mabula Taki* (in *Noir des Îles*), Gallimard, 1995
Une campagne de folie. Comment j'en suis arrivée là, First, 2002
Codes noirs : de l'esclavage aux abolitions (introduction), Dalloz, 2006
Rendez-vous avec la République, La Découverte, 2006
Égalité pour les exclus. Le politique face à l'histoire et à la mémoire coloniales, Temps Présent, 2009
Mes météores : combats politiques au long cours, Flammarion, 2012
Paroles de liberté, Flammarion, 2014
L'esclavage raconté à ma fille, Bibliophane, 2002 ; Philippe Rey, 2015 ; Points, 2016
Murmures à la jeunesse, Philippe Rey, 2016 ; Pluriel, 2017
Nous habitons la Terre, Philippe Rey, 2017

L'éditeur remercie Christian Séranot-Sauron
d'avoir contribué à la publication de cet ouvrage.

© 2018, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont – 75009 Paris
www.philippe-rey.fr

ISBN : 978-2-84876-696-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

1

J'exige un autre centre du monde, d'autres excuses de nommer, d'autres manières de respirer... parce que être poète, de nos jours, c'est vouloir de toutes ses forces, de toute son âme et de toute sa chair, face aux fusils, face à l'argent qui lui aussi devient un fusil, et surtout face à la vérité reçue sur laquelle nous, poètes, avons une autorisation de pisser; qu'aucun visage de la réalité humaine ne soit poussé sous le silence de l'Histoire. [...] Je suis à la recherche de l'homme, mon frère d'antan – à la recherche du monde et des choses, mes autres frères d'antan.

Sony Labou Tansi,
Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez

C'était, je crois, pour échapper au bruit. Et aux interdits. À l'ennui aussi, ma foi. Ce fut pour la langue. Et pour le temps. Cette sensualité de la présence dans l'instant. Lire. Voir d'abord. Puis toucher. Plonger. Pas toujours. Parfois on y entre à pas feutrés. Il se peut que l'on piétine à l'entrée, et même que l'on n'aille guère plus loin, que l'on fasse antichambre, avant de renoncer. Il faut d'emblée convenir que ceci n'est en rien contrariant, et même qu'il n'y a là rien que de bien ordinaire et salubre. Car tout aimer, c'est n'aimer rien. Disons-le tout net, il y a des livres éblouissants et des livres assommants, voire horripilants. On croise assez peu ceux-là, leur réputation étant souvent faite. Il y a ces livres trompeurs, qui ont séduit des gens qu'on aime et qui nous laissent de marbre. C'est que, des goûts et des couleurs...

Presque tout survient comme par incidence. Surtout l'essentiel. La langue. Elle se fait habilleuse. D'histoires, de mots, d'espaces. C'est seulement après, presque subrepticement, qu'elle se fait vaisseau d'imaginaires, qu'elle se livre nue, sans mystère, pour dire scrupuleusement ce qu'elle entend, parfois le faire sobrement, chichement, ou alors elle se cabre, joue, louvoie, aguiche, fait languir avant de s'éclipser. Ainsi va la langue des livres, avant que de nous livrer son langage. Elle sonne ou tonne ou ronronne, elle a sa musique, même lorsqu'il lui arrive d'être atone. Elle ne peut échapper, quelle que soit l'intention de celle ou celui qui écrit, au sillage de ses syllabes qui courent de l'œil jusqu'à l'ouïe du dedans, elle ne peut se dissocier du timbre qu'elle émet à dessein ou malgré elle. Avant d'être langage et d'énoncer, la langue chante. Parfois, à côté des notes. Sans nécessairement être désagréable, Parfois en totale harmonie. Sans forcément être plaisante. Cette « masse tranquille de la langue¹ » selon les mots d'Édouard Glissant est notre premier monde commun, et le « tourment de langage » notre premier lieu de doute. La langue nous est ainsi usuelle, elle varie pourtant à chaque dire, à chaque écrit. Elle en impose par le fait même que son existence est évidence. Elle charrie pourtant plus de conflits et d'incertitudes que la mer ne contient de limon. Lire. Je vous parle du livre qui a un corps, cette chose que l'on peut tenir doucement ou fermement, quelquefois trop lourde pour sa taille, qui garde à sa hanche la température de vos mains, cet objet rigide parfois souple qui diversifie comme on ne sait l'imaginer les nuances de papiers blancs et d'encre noires, qui s'irrite et perd votre page ou, rancunier, exhibe le pli de celles qu'au fil de lectures interrompues vous avez écornées parce que ce livre-là n'a pas de signet, on ne lit pas tous les jours la Pléiade, que vous n'avez pas de marque-page sous la main ou parce que vous voulez y revenir et sucer plus longuement sous la langue une phrase trop ronde pour être claire, percer une allusion recouverte d'aiguilles ou confondre une idée qui part en drive. Vous en avez même dont il faut séparer les pages au coupe-papier, un modèle à lame arrondie de préférence pour ne pas blesser le livre. Voyez l'édition du Seuil de 1947 de l'anthologie Damas des poètes d'expression française, ou l'édition 1953 José Corti des œuvres complètes de Lautréamont-Isidore Ducasse, incluant évidemment *Les Chants de Maldoror*. Ah ! Lautréamont, dont Aimé Césaire dit que sa poésie est « belle comme un décret d'expropriation... le premier à avoir compris que la poésie commence avec l'excès, la démesure, les recherches frappées d'interdit, dans le grand tam-tam aveugle [...], jusqu'à l'incompréhensible pluie d'étoiles... ».

1. Les sources bibliographiques et discographiques des citations sont en fin de volume.

*Speak white !
Haussez vos voix de contremaîtres
Nous sommes un peu durs d'oreille
Nous vivons trop près des machines
Et n'entendons que notre souffle au-dessus des outils*

Voilà ce qu'éclaire le fulminant poème de Michèle Lalonde : la langue peut être en insécurité. Alors elle n'est plus que langage. Corsetée, elle s'efface derrière ses fonctions sociales, elle prend la tournure pauvre et laide de la domination.

*C'est une langue universelle
Nous sommes nés pour la comprendre
Avec ses mots lacrymogènes
Avec ses mots matraques*

C'est dire que la langue, toute langue, peut dans son usage n'être que langage. Ordonner. Intimer. Dénier. Vaincre. Mais la langue a plus de ressources qu'il n'en faut. Elle n'est jamais détenue, ni tenue en joue moins encore en laisse ni non plus tenue au secret. Elle peut, fût-elle dominante en un lieu, écrasante, arrogante à force d'être confisquée par les maîtres, maîtres de relation, de situation ou même de plantation, se laisser reprendre, entraîner dans d'inattendus méandres d'où se dégagent de voluptueuses vapeurs. C'est la force de la littérature. Même lorsqu'elle n'invente pas et ne veut que raconter. S'emparer. Modeler. Foncer dans des chemins imprévus et donner chair à l'indicible. Mais alors, chez certains, quelle chair ! Lorsque Salvat Etchart use d'une langue qu'il fait tournoyer comme herbes folles, dispersées, indociles et partiales, lorsqu'il expulse toute ponctuation et fait cascader les mots lancés comme chevaux fougueux sur pente sinueuse et pierreuse, il enferme dans ces mots et fait éclater dans leur enchaînement toute la rage que peut susciter le « monde tel qu'il est », immonde de morgue et de criminel cynisme. Ce monde lui infligera l'éprouvante démonstration du péril que représente pour les autres et pour soi toute répugnance à l'inculture, au quant-à-soi, à la bêtise armée. Péril pour les autres et pour soi. « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil », perça René Char. Etchart en mourut. Après en avoir éructé dans un déchirant lyrisme, il s'éloigna mais finit par se dissoudre. Comme si, même en allant respirer ailleurs, on ne sort pas indemne d'avoir vu de près la défaite du droit face à la force, on ne s'affranchit pas du souvenir de meurtres impunis, on ne s'apaise jamais, l'on garde ses fragilités même lorsque l'on s'est cru immunisé par la fréquentation d'une société d'oraliture, d'assemblées de conteurs et de parleuses, de gadô galvanisés, de soudards soudoyés, de voyants dévoyés, par la compagnie d'incorrigibles idéalistes, par le corps à corps avec sa conscience. C'est l'« histoire d'un fiasco ».

À propos du français sa « langue silencieuse », Assia Djebar s'interroge : « Je cherche quoi, peut-être la douve où se noient les mots de meurtrissure. » Tandis que Kateb Yacine a tranché : le français est un butin de guerre. Certes. La chose peut ainsi être réglée et le tourment tenu par la bride. *Tomorrow is my turn*, chante Nina Simone, *No more doubts no more fears*.

Il n'y a pas si longtemps que le monde a cessé d'être un agglomérat d'empires coloniaux. Même pas un demi-siècle, pour la queue de comète ! Et bientôt un siècle que la communauté internationale est régie par un club d'empereurs. Du continent de Gutenberg est venue et s'est répandue l'idée trompeuse que l'expérience universelle est européenne. La vigueur tropicale et équatoriale des langues européennes, et ce qu'avec élégance et orgueil elles transportent de vécus et de vouloirs bien ancrés en ces lieux où elles furent d'abord allogènes et dominantes, le démentent mieux que tout modèle mathématique ou tout raisonnement sophistiqué. L'expérience universelle est bien universelle. Dès lors, il n'y a pas lieu de s'extasier sur le fait que la littérature francophone, hispanophone, anglophone ou lusophone, se renouvelle et se métamorphose de l'autre côté des mers. Les superlatifs ont quelque indécence. L'admiration, dégagée du fait en soi, doit rester disponible pour le contenu, pour la plasticité de la langue, pour l'« aventure ambiguë » de son usage écrit dans ces terres d'oralité, pour leurs étreintes jubilatoires ou chagrines avec les langues natives. Ces étreintes font suffoquer l'écriture, elles y injectent des arhythmies qui confirment la vanité du monolinguisme. Entre le bilinguisme où les langues font chambre à part, la diglossie où comme créole et français, pidgin et anglais, sranan et néerlandais, elles concubinent en se chamaillant, la polyglossie où malgré de réciproques défiances elles s'hébergent entre elles, la littérature est à la merci d'incursions sémantiques, mots ou expressions qui caméléonisent dans l'instant ou se sont installés souterrainement. Elle est aussi exposée à des impromptus stylistiques qui surgissent dans des dialogues souvent, dans des narrations parfois. C'est que les cultures sont rétives à leur propre disparition, même lorsque les peuples ont été massacrés. Il survient de tels jaillissements dans des romans d'André Brink, de Sony Labou Tansi, d'Ismaïl Kadaré et de Yachar Kemal, dans ceux de Jorge Amado et de Gabriel García Márquez, ceux de Jacques Stephen Alexis et de Zora Neale Hurston, de Claude McKay, Juan Bosch, Jamaica Kincaid. Faulkner lui-même y succombe, à son insu ou à son corps défendant. Mississippi Goddam ! Qu'elles soient en tangence ou en confrontation, les langues produisent de l'altérité. Est-ce pour cela que la littérature semble cette conversation qui nous surprend en se montrant à la fois familière et étrangère, s'attardant, errant, pour se charger telle une bise noire enlaçant un alizé des effluves de l'un et de l'autre pour offrir plus que l'un et l'autre ? Comme René Char et Alberto Giacometti, « alliés substantiels » dans *Le Visage nuptial*. Ou *Les Mains libres* de Paul Éluard et Man Ray. Au-delà de la poésie et de la peinture, cette danse traverse tous les arts, car tous se moquent des frontières. Ainsi Charlie Parker glissant dans une improvisation quelques notes de *L'Oiseau de feu* de Stravinski et ce dernier s'aventurant à composer ragtime, en se réclamant de sa curiosité pour le jazz. Martha Argerich célébrant de ses doigts magiques les frôlements du jazz et de Bach. Keith Jarrett pareillement penché sur Bach, Arvo Pärt ou Béla Bartók avant une création en jazz. Cecil Taylor s'adossant à Bartók et Stockhausen tout en se propulsant vers le free jazz. Miles Davis et Gil Evans se hasardant en virtuosité dans le *Concierto de Aranjuez*, ce voyage n'ayant étrangement rien de dépayçant.

Cette expérience universelle est celle d'un monde qui ne fut jamais noir et blanc, ni par phénotype ni par métaphore, quoi qu'on en dit ou prétendit démontrer. L'imposture est démasquée : il ne s'agissait que d'affabuler pour disculper. La traite négrière était un commerce d'êtres humains. Il fallait bien lui forger une raison acceptable. Diderot, équivoque s'il en fut, se demandait si l'Europe était bien chrétienne à traiter ainsi des semblables, si dissemblants il est vrai. Montesquieu aussi, tergiversant, trouvait la chose à la fois odieuse et nécessaire. Condorcet-Schwartz était plus clair dans le refus. Gobineau balaiera les dernières hésitations. Et je ne cite pas Joseph de Maistre qui, fixant « ses regards sur le sauvage », voyait « l'anathème écrit [...] non seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps ». Et décidément, comme la philosophie n'épargne de rien, Hegel n'a vu en « l'homme africain, rien qui se rapporte à l'humain, tout en lui n'étant que sauvagerie ». L'étonnement de Frobenius n'y pourra pas grand-chose avec ses « civilisés jusqu'à la moelle des os, l'idée du nègre barbare est une invention européenne ». Le fait est : il s'agit d'économie, de commerce, d'expansion, de partage du monde. Aimé Césaire y posa des mots définitifs : « Le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, [...] du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force. » On ne comprend pas le monde avec des analyses binaires. On ne justifie pas non plus les tragédies et drames de l'Histoire avec des conclusions sommaires. Cet autre versant du monde, périphéries et ultrapériphéries de métropoles nombrilistes aux économies voraces, ces lointains déclarés sauvages et barbares grouillaient en fait de cultures et de civilisations. Ils avaient leur part de sauvagerie et de barbarie, pas moins pas plus que dans l'hémisphère Nord. Les Mayas n'étaient pas tous des saints, l'empire inca n'était pas habité de doux rêveurs, les Olmèques n'étaient pas une tribu exotique, les Aztèques n'étaient pas des hippies. Dans un autre rapport de force c'eût été eux plutôt que Cortés, eux plutôt que Pizarro, la maîtrise des armes fit la différence, les maladies infectieuses aidèrent, un esprit de conquête et la cupidité un peu aussi. Souvent l'Histoire se venge par la musique et les arts. Alejo Carpentier s'en délecte dans *Concert baroque*, traçant avec autant de fantaisie que d'exactitude l'épopée de l'opéra *Motezuma* d'Antonio Vivaldi conçu lors d'un carnaval à Venise. « L'on avait subitement compris que les dieux qu'adoraient les Indiens étaient de faux dieux, et qu'enfin la vraie religion leur avait été apportée à Cozumel dans un tonnerre de canons et de bombardes, avec la poudre, le cheval et la parole des Évangiles. » (Traduction de René L. F. Durand.) Le rôle vengeur de Mitrena Malintzin, alias Doña Marina, aux côtés de Cortés n'est pas occulté. Ces peuples vaincus étaient des communautés humaines, avec leurs règles et leurs débordements, leur pensée, leur foi et leurs lois, leurs croyances et leurs connaissances, leur savoir et leur pouvoir, leurs arts et leurs artisanats, leurs vices et leur perfidie et c'est bien à ce titre qu'elles étaient légitimes à vivre. C'est ce qu'entend James Baldwin lorsque, s'exprimant à Cambridge sur le rêve américain aux dépens des Africain-Américains, il décline, sourire en coin, que oui nous avons de brillants représentants à qui il arrive qu'on rende hommage, mais nous sommes aussi des dictateurs, des menteurs, des criminels, suggérant en creux : des hommes, en tout état de cause, pas des boys ni des êtres intrinsèquement inférieurs.

Soyons encore plus clairs. Il reste possible de se gargariser des splendeurs de l'empire mandingue, de nourrir de la nostalgie pour l'empire songhay en se souvenant que l'on montait à cheval à Gao, de pérorer sur les cultes dogons et vénérer le savoir d'Ogotemméli, chanter la bravoure de la reine Nzinga du Ndongo, la vaillance de Nehanda au pays devenu celui de Mugabe, glorifier la Bulle d'Ahmed Baba, rappeler à juste titre que la Charte du Mandé de Soundiata Keita, cette Dunya Makilikan (Injonction au Monde), est une charte des droits de l'homme et qu'elle date de 1222. Mais voilà que Fanon s'en mêle pour nous demander ce que cela change pour les enfants de cinq ans qui travaillent dans les champs de canne à sucre. C'est un peu comme si Ferrat ajoutait que la majesté des cathédrales ne change rien à la misère des enfants de cinq ans travaillant dans les mines. Oui et non, bien sûr ! Césaire lui-même n'est pas bien loin qui, en quelque sorte, conclut que « le problème n'est pas d'une utopique et stérile tentative de réduplication, mais d'un dépassement ». Ce que les artistes ont compris mieux que tous autres. Ainsi des toiles de José Legrand, toutes, dans leurs esthétiques singulières, de celles qui scellent les syncrétismes culturels, aux cocotiers de la grisaille puis aux madras de la révolte. Pourquoi s'amputer ou se contraindre ? Allez, savourons les démonstrations érudites de Cheikh Anta Diop sur l'origine africaine de la civilisation égypto-nubienne. Puis, revigorés, donnons l'assaut aux injustices qui perdurent, aux archaïsmes qui se cramponnent, aux violences qui persistent, aux survivances de cette sauvagerie bien humaine qui consiste à anéantir sa propre espèce. Ceci étant posé sans nous démoraliser des bégaiements de l'histoire tragique, du génocide amérindien à la traite négrière, du massacre des Hereros et des Namas aux goulags, du génocide arménien à l'holocauste, de Srebrenica au génocide tutsi, de l'apartheid à la chasse aux Rohingyas... mais aussi de l'interminable et sanglante impasse en Palestine. Regarder clair pour agir juste et fort.

Césaire « habite une blessure sacrée... » Elle ne l'habite pas, il l'habite, comme il habite un vouloir obscur et une soif inextinguible. Et lorsque le Rebelle va mourir, même si les chiens se taisent, « quelque chose qui de l'ordre évident ne déplacera rien, mais qui fait que les coraux au fond de la mer, les oiseaux au fond du ciel, les étoiles au fond des yeux des femmes tressailliront le temps d'une larme ou d'un battement de paupière ». La figure du rebelle est multiple. Il ne meurt pas toujours, il lui arrive de réussir et d'accéder à l'autorité suprême, d'avoir à empoigner en toute clairvoyance la tragédie du pouvoir. Ainsi en est-il du Roi Christophe qui s'avise que l'arrachement aux siècles d'asservissement, d'abrutissement, de ravalement à l'état de bête sera acquis au prix d'une obligation inhumaine d'efforts surhumains : « Je demande trop aux hommes ? Mais pas assez aux nègres, Madame ! [...] C'est d'une remontée jamais vue que je parle. »

Toujours demander plus, toujours exiger trop de ceux qui ont connu « le total outrage [...], l'omni-niant crachat ». Parce que la longue, multiséculaire négation de leur humanité laisse trace. Dans le regard des autres, et en eux. Et parce que la vie n'est ni juste ni sage. Elle attend toujours plus de celles et de ceux qui ont reçu le moins en droits, supputant qu'ils ont été dotés plus largement en conscience. C'est le dilemme de Spartacus, déjà. Arthur Koestler le fait démiurge au moment où, acculée par l'armée romaine la multitude se retrouve au fond d'un cratère et que Spartacus l'exhorte à construire à mains nues une ville fortifiée. Une exhortation insensée qui ne l'exonère pas d'affres intérieures. « Je viens de comprendre enfin l'utilité du pouvoir : il donne ses chances à l'impossible », crie presque le Caligula de Camus. À l'impossible, on peut en convenir sans peine. À l'excès, au brutal ? Koestler amène Spartacus le chef thrace à s'interroger sur son orgueil : « il avait le droit de rester sourd à leurs souffrances puisqu'il agissait pour leur bien ». L'homme n'y voyait aucune contradiction avec ce qu'il aimait de ce que professait ce frère d'armes, Zozimos, grammairien et rhéteur, orateur épris de beau langage et qui voulait le « règne de la Justice », selon l'épithète qu'il lui dédia plus tard. En situation d'extrême tension, le pouvoir peut-il rester humain, empathique, juste et vrai au sens d'une fidélité, sans ruse et sans feinte, aux valeurs sur lesquelles il repose ? Dans sa version romanesque, Howard Fast accable son Spartacus d'interrogations métaphysiques, et par là même l'élève, au-dessus de la multitude, au-dessus du commun des hommes, au-dessus de lui-même. Cette quête anxieuse de probité sera le levier de sa défaite militaire. Sans doute aussi le summum de son legs aux hommes. De façon très nette chez Fast, Varinia l'épouse de Spartacus est un compagnon d'armes, une partenaire en stratégie, une indéfectible alliée, une égale. L'épouse du Roi Christophe chez Césaire porte, elle, la parole d'un peuple silencieux mais omniprésent, déjà épuisé par l'héroïsme, loin de la scène où se nouent les termes du duel entre l'ordinaire et le sublime.

Et c'est bien encore le Roi Christophe qui résume, « tous les hommes ont mêmes droits, mais du commun lot il en est qui ont plus de devoirs que d'autres ». Ou comment rendre juste cette ultime injustice. Par une vision prométhéenne de l'homme et de sa mission.

Le ciel aurait-il quelque réponse à ce rébus ?

Dans ses *Graffiti*, Léon-Gontran Damas qui sait comme la religion a prêté main-forte au commerce esclavagiste et à l'oppression coloniale, s'amuse :

Pardonne à Dieu qui se repent

De m'avoir fait

Une vie triste

Une vie rude

Une vie dure

Une vie âpre

Une vie vide...

De ces terres vues comme étant lointaines où la vie jamais ne cessa, la vie avec ses veines, ses artères, ses os qui craquent, sa chair, ses crises de nerfs, ses injustices et ses merveilles, des femmes et des hommes ont pactisé avec le cosmos et l'ont exprimé par leurs arts et leurs artisanats, en mots et en images. Ils ont préservé et transmis un savoir qui, à partir de substances végétales principalement, leur fut utile, indispensable, pour se nourrir se vêtir se loger se soigner et même s'enivrer. Ils ont enjolivé leurs jours mornes en confectionnant des œuvres éphémères et parfois, à mains multiples, devisant et pestant ils ont modelé et sculpté ces artefacts, tracé ces brisées en se doutant confusément que nous en ferions des icônes, des fétiches, des larcins, des énigmes ou des conférences. De ces terres montent encore aujourd'hui des voix qui relaient ce patrimoine d'Amadou Hampâté Bâ à Birago Diop, de Lydia Cabrera aux générations de grands sachems, aux obiamans, aux artistes passeurs de l'art tembé, et jusqu'au renfrogné Damas avec ses *Veillées noires*. Ces terres ont hérité, aux deux sens du verbe, par l'écrit et par le fait, de structures ethno-sociales inégalitaires, travesties en problématiques raciales telles qu'elles furent échafaudées pour supporter l'ordre colonial, et telles qu'elles s'imposèrent au fil des métissages qui échappaient de plus en plus aux codes et aux hiérarchies pour suivre les dédales de l'amour, parfois du calcul, à l'occasion des deux, comme le fit sans doute avec finesse Xica da Silva. Cet ordre mélando-colonial s'entamait à mesure que s'enracinait la créolisation. Des romans en attestent. Ceux de Carlos Fuentes, Gilberto Freyre, Augusto Roa Bastos, Miguel Otero Silva, Edwige Danticat ou Maryse Condé, ceux de Jorge Amado, bien sûr, évidemment quelques-uns d'Alejo Carpentier. Leurs histoires nous racontent l'improbable que sont devenues ces sociétés si violemment ébranlées, cassent la ronde fiévreuse des rivalités et inimitiés artificielles pour nous mener ailleurs, dans

des combinaisons sociales et des imaginaires à la fois plus aléatoires et plus réels. Rien n'est vrai, tout est vivant, d'après Glissant. Des essais en font de même, tels ceux de C.L.R. James ou de Harry et Ligia Hoetink. La poésie de Nicolás Guillén et les chansons d'Atahualpa Yupanqui, celles de Daniel Viglietti en disent la beauté, la légèreté, la fraternité. Ainsi font les fresques de Chagall. C'est aussi ce que récitent la peinture et les harmonies d'Henri Guédon, ce que transmettent les quatuors et danses populaires de Béla Bartók. Tout cela dans un festival de langues, chacun donnant à pleines mains dans sa langue et de ce fait se donnant lui-même. « La poésie nous lave de nos impuretés. Elle est vraiment du savon philosophal. » René Char en est sûr.

Sonny Rupaïre, impatient et lucide, fortement désireux de voir surgir une volonté collective d'émancipation professe :

*Je ne veux pas être un héros
Je suis la banderille d'une étonnante panoplie
Fichée
En forme d'étoile
Dans le cœur sec des profiteurs*

Et voilà qu'il nous faut palabrer avec Frantz Fanon qui vient nous désorienter une fois encore, en refusant de « consacrer sa vie à faire le bilan des valeurs nègres », en refusant que la densité de l'Histoire détermine ses actes, soutenant être son « propre fondement ». Mais parce que c'est le même Fanon qui scande qu'il lui faut des mots-glaive, des mots qui ont des bottes de sept livres, des mots couleur de montagnes en rut, on se met à douter de cette apparente placidité. Parce que c'est encore le même Fanon qui fait dire à Dràhna, mère du héros des *Mains parallèles* : « Hommes trop retentissants, vous nous faites payer chacune de vos ivresses... », on retrouve cette fatalité de la démesure chez les rebelles meneurs de peuples. Parce que c'est lui aussi qui fait dire, toujours à Dràhna : « C'est à partir de nous que les univers s'organisent, mais les hommes, dérisoires créatures arrachées de nous-mêmes, nous fouettent le visage de leurs mains homicides », cette convergence têtue avec la poésie et le théâtre de Césaire nous fait mieux comprendre ce refus d'inventaire et l'urgence d'une proclamation ontologique. « Il y a ma vie prise au lasso de l'existence. Il y a ma liberté qui me renvoie à moi-même. Non, je n'ai pas le droit d'être un Noir. [...] Si le Blanc me conteste mon humanité, je lui montrerai, en faisant peser sur sa vie tout mon poids d'homme, que je ne suis pas ce "Y'a bon Banania" qu'il persiste à imaginer. » Dix années plus tard, James Baldwin, tenant à peine sa fureur en laisse, martèle *I am not your Negro*. Quant à Fanon, Paraclet comme le qualifia Césaire, il poursuit son tracé car il entend bien, « à travers un particulier humain, tendre vers l'universel ». C'est là une inclinaison puissamment humaniste, dans le contexte de lutte anticolonialiste exacerbé des années cinquante où les envies de repli sont fortes, les tentations de conflits culturels vigoureuses, où apparaît vital le choix d'un camp dans un monde alors bipolaire, le Mouvement des non-alignés n'ayant pas encore éclos en alternative géopolitique et romantique. Plus tard, édifié par les pièges de l'universel qui exclut et dilue, Glissant privilégiera la Totalité, avant de forger le concept de Tout-monde. Une césure qu'il soldera en décelant que « la poésie ne produit pas de l'universel, non, elle enfante des bouleversements qui nous changent ». Ainsi va la littérature qui se fraie une voie entre la sécheresse des combats et la légèreté de l'idéal. Seule la poésie y pourvoit, en s'infiltrant dans tous les genres, qu'elle s'offre dénudée ou se présente accoutrée aux fins de se faire décoller. *La poesía [...] os sirva para nutrir ese grano de locura [...] sin el cual es imprudente vivir*, prévient Federico García Lorca. C'est elle qui coule, langoureuse, dans *Naima* au bout du saxophone de Coltrane. C'est elle qui prend ses aises dans *Chant des Osmoses* de Wifredo Lam. C'est encore elle que l'on croise dans les *Soliloques* de Kateb Yacine. « Mission du poète ? Insolence, Philippe ! » écrivait Jean-Joseph Rabearivelo s'adressant à Philippe Chabaneix.

Et pour que l'insolence soit beauté, qu'elle surpasse l'impertinence, elle doit s'aventurer. Avec quels risques !

*Je veux écrire mais il me sort de l'écume
Je veux dire beaucoup et seulement m'enlise
[...]
Je rêve de lauriers mais me garnis d'oignons
[...]
Un dieu ou fils de dieu n'est rien si rien ne suit*

semblait se plaindre le poète péruvien César Vallejo. Et comment le dit-il en version originale, dans cette autre langue européenne ayant vagabondé jusqu'au sud des Amériques :

*Quiero escribir, pero me sale espuma,
Quiero decir muchísimo y me atollo ;
[...]
Quiero laurearme, pero me encebollo.
[...]
No hay dios ni hijo de dios, sin desarrollo.*

Où l'on voit ce que l'on doit à un traducteur adroit, sensible et amoureux de l'œuvre. Ce qu'était François Maspero.

Ah ! la traduction... une affaire. Traduire c'est trahir, rabâche-t-on facilement. Il faut convenir qu'il en est ainsi assez fréquemment. De moins en moins, néanmoins, par la conjonction des exigences de l'édition et du lectorat.

Call me Ishmael. Telle est la première phrase de *Moby Dick*, ce monument littéraire écrit par Herman Melville. Jean Giono traduit : « Je m'appelle Ismaël. » Philippe Jaworski, plus fin, traduit : « Appelez-moi Ismaël. » Giono, qui effectue un travail pionnier, est plus fidèle à l'orthodoxie de la langue d'accueil. Jaworski, plus littéral, s'avère plus fidèle à cette ambivalence distante dont Melville charge le narrateur à l'égard du lecteur. Et du fait de cette option différente, alors que la passion de Giono pour cette œuvre n'est pas moindre que la sienne, non seulement Jaworski ouvre plus largement les arcanes de cette expédition extravagante, ce dérèglement narcissique, cette poursuite presque démente qui frappent le capitaine Achab, étrange sonorité biblique, mais il entre en pleine connaissance dans cet ailleurs qui prolifère à travers des personnages venus de partout, des croyances autant religieuses que superstitieuses, des certitudes rationnelles ou prétendument scientifiques, ces jeux de rôles et d'apparences, ces intolérances et ces résignations, ces haines recuites, ces espoirs déraisonnables, ces phantasmes qui croisent de prosaïques considérations propres à la vie matérielle. Sans exemption de préjugés. Et si le bateau *Pequod* est au commencement, c'est qu'au commencement sont les Amérindiens. Et c'est fort d'un savoir peut-être irréel que Queequeg le harponneur, homme de cale dont les tatouages sur le corps sont la calligraphie d'un mystérieux traité sur les cieux et la terre et sur l'art d'atteindre à la vérité, décide au dernier moment de renoncer à son agonie. À travers l'immensité des mers du globe, sur une scène rétrécie par l'obsession d'Achab, se joue ainsi la tragédie humaine, ponctuée de dialogues en poésie parfois d'une effroyable beauté. Platon avait repéré trois catégories d'êtres sur terre, les vivants, les morts et les gens de mer. C'est bien semble-t-il d'une singulière humanité que relèvent ces baleiniers affrontant ce particulier cachalot, ce léviathan-là. Dans sa traduction, Henriette Guex-Rolle les restitue avec doigté.

La querelle sur les traductions est à la fois récurrente et roborative. Les nouvelles traductions de Dostoïevski, Tchekhov, Gogol, Pouchkine, mais également de Shakespeare par André Markowicz ainsi que la reprise des traductions de Mark Twain par Bernard Hœpffner, également traducteur de James Joyce, ont conduit à la découverte de styles d'une tout autre facture chez les auteurs russes, à une autre description des mœurs et des pratiques sociales au temps de Tom Sawyer et Huckleberry Finn, et à des considérations totalement innovantes sur la place de ces auteurs au regard des grands mouvements sociaux survenus dans ces pays. L'exercice demande parfois de la subtilité et de la témérité. Il ne suffit pas de connaître les mots, il faut percer la langue, mieux en saisir le langage dans son positionnement social, sans négliger au besoin le bien-fondé de l'irréalité et l'à-propos d'élucubrations. Il faut donc être au moins bilingue, un peu philologue, passablement besogneux, clairement passionné du moins pour les bons et grands auteurs et sans aucun doute érudit dans la langue traduite. Certains comme Samuel Beckett et son théâtre de l'absurde, même mal assumé, qui disait d'ailleurs qu'il faut forer des trous dans le langage pour percevoir ce qui « est tapi derrière », ou encore James Joyce en particulier dans *Finnegans Wake* (et le monde d'Anna Livia Plurabelle) traduit-adapté par Philippe Lavergne, élaborent ce qu'Édouard Glissant a appelé des « maquis de langues ». Certains styles flirtent avec une espèce de traduction interne. Un auteur comme Antonin Artaud opacifie la langue, au théâtre qu'il veut cruel ainsi qu'en poésie. Du moins avant son séjour au Mexique et son espèce de pèlerinage dans la sierra Tarahumara, car après il n'écrira plus guère, consumé de l'intérieur par l'impossible retour vers les cultures précortésiennes. Ce pèlerinage que J.M.G. Le Clézio décrit avec ses élans, ses ratés, ses controverses et ses désillusions. « Je n'ai pas la voix pour faire ton éloge, grand frère », soufflera Char à la mort d'Artaud.

Et le temps reste aux prises dans la littérature. Le cinéaste et peintre iranien Abbas Kiarostami commence ainsi l'un de ses poèmes :

J'ai dit

Je suis prêt à toutes les questions

On m'a demandé l'heure

Quant à Jorge Luis Borges, dont il est bon plus encore que pour d'autres de dissocier l'écriture de la vie, il bougonne : « Je n'écris pas pour une petite élite dont je n'ai cure, ni pour cette entité platonique adulée qu'on surnomme la Masse. J'écris pour moi, pour mes amis et pour adoucir le cours du temps. »

Comment la littérature parvient-elle à nous transmettre l'intense sensualité de l'instant dans le moment même où elle nous parvient alors qu'elle peut avoir été écrite plusieurs siècles plus tôt. Pourquoi ces expériences si singulières, si locales, si particulièrement narrées nous emportent-elles jusqu'à nous-mêmes, à nos moments, à nos entours, à des milles et des lieues des choses racontées... C'est pourtant ainsi qu'elle fait quand elle est belle, vive, profonde, ardente ou froide et rude, trop vraisemblable ou incroyable, mais toujours lorsqu'elle atteint à des mots, des sons, des interstices, des abîmes et des cimes qui nous rendent contemporains tous les lieux et toutes les époques du monde, les cultures et leurs glissements, les langues et leurs esquives, les langages et leurs détours, les imaginaires dans leurs allées et venues.

La littérature n'est pas seule, la photo s'y frotte et s'en pique. Celles de Jane Atwood, ses *Women in Prison* ou ses prostituées ; les *Female Trouble* de Bettina Rheims ; la mythique *Migrant Mother* de Dorothea Lange qui évoque de façon éclatante *Les Raisins de la colère* de John Steinbeck ; les Amazones d'Angèle Etoundi Essamba autant que les figures qu'elle expose sous *Voiles et dévoilements* ; cette femme en bleu qui avance dans le Hoggar saisie par l'objectif de Farida Sellal, ainsi que les photos de femmes yézidiées prises par Johanna de Tessières. Toutes, comme les traits, silhouettes, formes de femmes saisies par Sebastião Salgado et Marc Riboud, impriment des images, des visages, transportent des modes, des situations qui attestent d'invariances dont nous parlent les littératures sur la chaotique existence qui va et vient de l'humanité, à savoir que les beautés varient, qu'elles sont inattendues, qu'elles font pendant les unes aux autres. Qu'il existe des mots pour les dire et des clichés pour les montrer. Et qu'il y a là comme l'affirmation tranquille et résolue d'une présence qui jamais ne s'estompera, d'une accoutumance non résignée aux malheurs apprivoisés, d'une proclamation d'irréductibilité, d'une opiniâtreté de genre bien décidées à pulvériser la trop longue domination. Ce sera en dépit de tous les poncifs qui servent d'assises à un ordre qui ne fut pas toujours. Ce sera aux dépens de tous les clichés qui, ceux-là, prétendent confier à ce fait de nature d'être née femme, la destinée collective de la moitié de l'espèce et une vocation individuelle à l'obéissance et à la reproduction. Ventres maudits, titrait Marise Querlin en 1931.

La musique aussi se prend les pieds dans le temps. Charlie Parker angoissait sur la vitesse des notes qui l'envahissaient et sur l'indiscipline de ses urgences créatrices, de sorte que Julio Cortázar lui fait dire dans *L'Homme à l'affût* : « Ce solo-là, je l'ai déjà joué demain. » Miles Davis remontait le temps comme un défi à chaque nouvelle aventure musicale, rattrapant, dépassant les musiciens talentueux des générations d'après la sienne, comme si en les surpassant par son génie polymorphe il pompait un suc dans leur jeunesse et se revigorait. Comme Dorian Gray. Le sport peut aussi. Mohamed Ali faisait de l'art avec la vitesse lorsqu'il prétendait être si rapide qu'une nuit, ayant appuyé sur l'interrupteur de sa chambre, il est arrivé dans son lit avant que la lumière s'éteigne. La voilà, notre hantise, réfléchie ou insidieuse, protéiforme : le temps qui fait sa farandole, danse de la vie et de la mort, et change de pas à son humeur.

Oh oh ! c'est que même l'économie, lorsqu'elle est pensée hors de son champ, a maille à partir avec le temps. Dans son champ, elle l'intègre en froideur, en chiffres et en délais. Hors champ, le temps reprend des ailes. Dans son essai inachevé, *La Limite de l'utile*, Georges Bataille pose le dilemme : le surcroît de ressources produit par le travail peut être accumulé dans l'économie capitaliste assujettie au temps à venir ; il peut être « gaspillé » dans l'économie de la fête qui fait place aux arts et à la poésie pour leurs plus belles réussites, et à l'épanouissement de la vie humaine. De temps à autre, priorité à l'instant, au temps présent. Un solide ressort pour le lien social, comme l'avait pressenti Marcel Mauss. L'esprit du potlatch.

Et cette façon qu'avait Pina Bausch de tordre et déployer les corps, la pesanteur et le temps, ou comment Blanca Li fait résonner les époques, les styles et les lieux, remonte le temps et parfois le descend. Va pour la danse où le temps ne passe pas mais vient. Quant aux femmes debout, monumentales, de Giacometti, son homme qui marche ou son homme au doigt, ces verticalités raides et mutiques, ou son chien tout horizontal, toutes ces sculptures aux traits imprécis, au bronze abrasé, râpé, affilé par endroits n'invoquent-elles pas le souvenir qui pourrait subsister des modèles réels ou fictifs et n'interrogent-elles pas l'espace-temps ?

Dans son ouvrage foisonnant *L'Image-temps*, Gilles Deleuze parcourt les œuvres de grands cinéastes, d'Eisenstein à Rouch, de Hitchcock à Fellini, d'Ozu à Resnais, de Welles à Rivette, de Mankiewicz à Antonioni, interrogeant les rapports entre la pensée et le cinéma pour, au-delà du mouvement, établir la confrontation au temps telle que la traduisent les techniques qui le dilatent ou le contractent, en éclairant la dimension additionnelle qu'octroie la rupture d'avec l'hégémonie du mouvement. C'est le temps qui donne corps à la parole, donc à la pensée, dorénavant pour Deleuze depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et les possibilités nouvelles ouvertes à travers le traitement de l'image. Ce que savent faire depuis longtemps, en chevauchant des temps diffractés, l'opéra, le théâtre et d'autres spectacles vivants.

Mais la littérature, encore. Avec *The Time of Our Singing, Le Temps où nous chantions*, Richard Powers nous enlève à notre quotidien laborieux et ordonné pour nous entraîner dans une traversée éblouissante de la musique et du temps, avec des enjambements tellement invraisemblables et si plausibles qu'encore étourdis, nous embarquons dans *Orfeo*, étincelant, cette traversée avait commencé avec ses *Trois fermiers s'en vont au bal*. Le temps est là aussi, comme un nuage vindicatif, au-dessus du *Drame de chasse* d'Anton Tchekhov. *The time is out of joint*, il sort de ses gonds avait déjà constaté Shakespeare par la bouche de Hamlet.

Wifredo Lam a laissé de nombreux dessins et toiles sans titre. Ainsi de cette très belle gouache cubiste datant de 1938, qu'il dénomma *Madame Lumumba*... forcément plus de vingt ans plus tard. Lam a pris le temps en main, mêlé les époques, obligeant à faire miroir la réémergence d'esthétiques africaines et l'irruption des tragédies liées aux ruptures coloniales. Picasso a fixé le temps sur Guernica, village basque espagnol martyr des monstres nazis, fascistes et franquistes coalisés. Un temps d'apocalypse en noir, blanc et gris, un crépuscule civilisationnel pétrifié et pourtant promis à la dissipation par les chants d'aurore qui déjà pointent dans des visages et des gestes de femmes, ces enfants survivants, cette « torche de résine portée [...] en souvenir de tant et tant de souvenirs ».

Et Césaire tempête :

Qu'y puis-je ?

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose du monde qu'il vaille la peine de commencer :

La fin du monde, parbleu !

[...]

Sachez-le bien

Je ne joue jamais si ce n'est à l'an mil

Je ne joue jamais si ce n'est à la Grande Peur.

Ainsi en va-t-il du temps intemporel, celui du code d'Ur-Nammu, de l'*Odyssée* d'Homère, du Mahâbhârata et sa Bhagavad-Gîtâ, du *Banquet* de Platon, de l'*Éthique à Nicomaque*, de la Dunya Makilikan ou même de *Paradise Lost*, pourquoi pas de la Bible et son Cantique des cantiques... Ainsi en va-t-il de cet autre temps qui s'écoule à la cadence de nos incapacités, de nos impuissances, de nos entêtements aussi.

Voilà qui étale des temps, et met à l'épreuve le désespoir d'Albert Camus sur le « silence déraisonnable du monde », ce monde prétendument incapable de répondre aux appels de l'homme.

La langue révèle. Elle n'a pas de neutralité sociale. Que n'a inlassablement expliqué Bourdieu sur le langage comme expression d'un rapport de force, où l'autorité de ce qui est dit dépend du statut social du locuteur. Cela qui est évidemment plus flagrant dans les essais ou la parole publique, reste vrai en littérature, au sens où la façon dont sont taillés les personnages, la dot en sympathie dont ils sont gratifiés ou le fardeau de répulsion dont ils sont affublés, exerce son effet sur la perception que peut en avoir le lecteur, les plus intéressants étant les personnages de facture hybride. Comment expliquer autrement la fascination que parviennent à exercer des œuvres qui véhiculent des valeurs profondément réactionnaires, parfois mortifères, et même objectivement agressives à l'encontre de lecteurs au regard de leur situation sociale, sans qu'ils soient retenus d'y adhérer. Fleurs toxiques. On pense assez vite à Drieu la Rochelle, bien entendu, mais également à Joseph de Maistre, à Jules Romains, à certains livres de Céline, à quelques-uns d'Alphonse Daudet. Georges Bernanos, royaliste un temps disciple de Drumont, pourrait y trouver place, il existe à cela quelques bonnes raisons y compris littéraires. Il en existe aussi pour l'en préserver. C'est qu'en dehors de ses orientations politiques, assez fortement liées à ses croyances religieuses induisant proximité avec les institutions cléricales ultraconservatrices, il a sauvegardé sans calcul son intégrité morale et assumé des ruptures probablement douloureuses. En témoignent *Les Grands Cimetières sous la lune*, qui ont conduit Simone Weil à lui écrire et décrire des dérives identiques dans le camp d'en face qu'elle avait choisi, et plus encore *Le Chemin de la Croix-des-Âmes* où se tracasse un esprit écorché par les faillites morales du monde qui vient. L'ardeur est grande et la plume vive, l'effort pathétique mais digne pour se défaire de l'amas de préjugés bien enkystés. Il advient que ce soit la personne de l'auteur, ses choix, ses compromissions ou sa bassesse qui rebutent. On n'entre pas en lecture de Chardonne sans frémir en pensant à ses positionnements politiques durant la Seconde Guerre mondiale, ses coupables complaisances, son active implication en Allemagne puis auprès de Vichy. Et pourtant, même traversée, flanquée, transpercée par une vision conservatrice voire réactionnaire des rapports sociaux, quelle écriture ! Il serait bien simple d'interdire. Mais que vaudrait une littérature qui ne présenterait que des personnages sympathiques, lisses, sans arêtes et des situations faciles et prévisibles ? On sait depuis des lustres que l'on ne fait pas de beaux romans avec de bons sentiments. Et que des écrivains grincheux, misanthropes et misogynes peuvent écrire sinon des chefs-d'œuvre – il n'en tombe pas comme les fruits mûrs ni aussi souvent que la misère sur les pauvres – des œuvres intéressantes, brillantes, belles aussi. C'est ici qu'intervient le risque. Il est permanent. Il peut être colossal. La littérature nous pétrit. La tentation peut être forte de contrôler les lectures des enfants et des adolescents ou des esprits réputés influençables. Quelle erreur ! Ce serait comme prendre au sérieux cette méprise de Rainer Maria Rilke : « L'art n'a rien fait sinon nous montrer le trouble dans lequel nous sommes la plupart du temps. Il nous a inquiétés, au lieu de nous rendre silencieux et calmes. » Le monde n'a pas vocation à être silencieux et calme. L'être humain à l'occasion, en des circonstances choisies ou nécessaires. L'être social, pas souvent. L'être en devenir, le moins possible. Intranquilles. Tel est notre enviable destinée. Nous devrions en faire une condition d'Êtant. Il existe largement de quoi nous laver la tête après avoir frayed avec les livres véneneux. Une cure d'Émile Zola et d'Upton Sinclair, de Bertolt Brecht et de Howard Zinn vous ramène le cœur sur terre, Beckett et Ionesco vous secouent à grands bruits et en silences, Pouchkine vous donne le tournis entre légèreté et gravité, Miguel Angel Asturias vous chante la terre sans pathos et sans absinthe, José Lezama Lima vous promettrait presque le Paradis. Toni Morrison ne vous laisse aucun répit ni sur la coloration du monde ni sur ses effets d'optique ni sur le vertige d'habiter la Terre tout en explorant chez soi avec un lyrisme incisif, oxymore d'un génie imaginatif et d'une puissance du verbe qui effarouchent le réel pour mieux déboiser des champs nouveaux de liberté. Et vous en trouverez bien d'autres. Assurément, un passage par Rabelais, ses personnages, ses excentricités, ses variations autour de la ruse, la force, l'indocilité puis un tour chez Cyrano de Bergerac vous feront le plus grand bien, oui merci. C'est pur bonheur, fût-il troublant, que de voyager en contrées inconnues et de se hasarder en forêt de mots, s'empêtrer dans des massifs ou s'effarer en pleine clairière, sans bien savoir ce que peuvent devenir les mots qui donnent corps aux idées. Un peu comme pour les notes de *A Love Supreme* de Coltrane. Comme les lignes, courbes et couleurs de *La Jungla* de Wifredo Lam. Tellement de choses derrière ce que l'on voit chez Lam et ce que l'on entend chez Coltrane. Il nous fait grand bien de butiner, picorer parfois dans le plus grand désordre, sans la moindre préoccupation d'utilité, pour connaître et pour le plaisir, ainsi instruits et édifiés par des mentors de toutes sortes. De Montaigne : « Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse. » Dans son livre *Langage Tangage*, Michel Leiris s'amuse avec le Faust de Christopher Marlowe, jouant à partir des derniers mots *I'll burn my books* avec Christ-au-feu et Méphistophélès transformé en méfie-toi fiston de ce félin céleste. L'exercice est presque frivole, avec des noms bien accommodants. Les mots sont habituellement plus volontiers rétifs. Il arrive cependant qu'ils se prêtent de bonne grâce aux tâches qui leur sont requises, épuiser le réel, détourner et subvertir la langue en connivence avec les beautés, même les plus discrètes, même les plus indécises, même les plus criardes. Il y a des mots conciliants, comme ceux de Patrick Modiano, des mots pointus et crochetés comme certains d'Éric Vuillard, les mots sans dentelle de Leïla Slimani, des mots pleins d'embruns et de parfums, de pierres et de vestiges comme ceux de Victor Segalen, les mots qui bondissent par-delà les confins comme ceux de Richard Powers, les mots sans miséricorde de Virginie Despentes. Il y a les mots sans arrondis de Wole Soyinka, sans pénombre de Naguib Mahfouz, mots sans tristesse de Luis Sepúlveda, les mots sans *e* de Georges Perec, sans mélancolie chez Romain Gary, sans patience chez Bertolt Brecht, mots sans absinthe de Lorraine Hansberry, sans rosée d'Alice Walker, les mots sans horizon de Julio Cortázar et les notes sans buée de *Blue in Green* de Miles Davis.

Pour défier la domination coloniale et ses thuriféraires, Césaire voulait des « mots de sang frais, des mots qui sont des raz de marée, [...] et des laves, [...] et des flambées de chair, et des flambées de villes ». Et l'on trouve bien des mots de sang frais chez Chinua Achebe et Ousmane Sembène, des mots raz de marée chez Vassili Vassilikos, des laves chez Artur London, des flambées de ville chez Eza Boto-Mongo Beti et chez Louise Michel, des flambées de chair chez Zora Neale Hurston, Athol Fugard ou Countee Cullen. Flambées aussi au bout des doigts de Thelonius Monk, à la pointe des lèvres de Boris Vian, au creux de la gorge de Billie Holiday. Dans les chuchotements de Mahmoud Darwich :

*C'est un amour qui va sur ses pieds de soie,
Heureux de son exil dans les rues.
Un amour petit et pauvre que mouille une pluie de passage
Et il déborde sur les passants :
Mes présents sont plus grands que moi.
Mangez mon blé,
Buvez mon vin,
Car mon ciel repose sur mes épaules et ma terre vous appartient...*

Étrange, chez les pacifistes, ces flambées de chair...

Ces auteurs se répondent, au sens où l'assemblée physiquement présente mais aussi le paysage et le cosmos répondent au conteur qui les hèle lors des veillées culturelles ou mortuaires. Peu importent les langues. Personne n'écrit plus dans l'ignorance de l'existence d'œuvres composées dans d'autres langues. Le monolinguisme est une chimère, et la porosité des langues entre elles dans leurs fonctions de vaisseaux d'imaginaires opère avec ou sans le consentement des auteurs. C'est par la langue que l'on accueille, et selon Jacques Derrida, « un acte d'hospitalité ne peut être que poétique ». Y a-t-il dans notre monde considération plus actuelle ?

« Si l'on exclut la traite des esclaves à son point culminant, ce mouvement de masse de peuples et de personnes est maintenant plus important qu'il ne l'a jamais été. Il implique la distribution d'ouvriers, d'intellectuels, de réfugiés, de commerçants et d'armées, traversant tous océans et continents, que ce soit en passant devant les douanes ou par des voies clandestines, accompagnés de récits multiples racontés dans les langages multiples du commerce, de l'intervention militaire, de la persécution politique, de l'exil, de la violence, de la pauvreté, de la mort et de la honte. Il fait peu de doute que le déplacement volontaire ou involontaire de personnes dans le monde entier règne sur les ordres du jour des États, des conseils d'administration, des quartiers et des rues. »

Ainsi parlait Toni Morrison au Louvre en 2006.

2

Le rêveur, en sa rêverie sans limite ni réserve, se donne corps et âme à l'image cosmique qui vient de l'enchanter. [...] Une seule image cosmique lui donne une unité de rêverie, une unité de monde. [...] Devant toutes les « ouvertures » du monde, le penseur de monde se fait une règle d'hésiter. [...] D'une image isolée peut naître un univers.

Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*

Ne pas obéir. Pas désobéir. Ça, c'est agir. Ne pas obéir, c'est penser. Après, au besoin, désobéir. Il y a une ineffable saveur à ne pas suivre, à se hasarder dans des chemins de traverse, à défricher des voies nouvelles. L'impatience, plus que la prudence, incline à interroger l'expérience. Ne pas obéir donc. À toutes ces prescriptions explicites, et plus résolument encore aux plus terribles, plus périlleuses, celles qui sont seulement suggérées comme si des mots pour les dire feraient un bruit néfaste susceptible d'attirer la foudre.

De Jules Supervielle :

*L'aube fait son état des lieux
Nous sommes nus sous ses grands yeux
[...]
Autrefois en nous attendant
L'avenir était un géant
Quand il tournait vers nous sa face
L'espace emplissait nos terrasses
Depuis
Plus maigre d'aurore en aurore
L'avenir voûté nous ignore
Le présent l'imité et le fait
Si bien qu'il en est contrefait*

Les filles ne vont pas au cinéma, elles vont à la messe. Ah si, une fois l'an à Noël pour un rappel en images des *Dix Commandements* par Cecil B. DeMille. Ce film et pas un autre, surtout pas *Samson et Dalila*, biblique mais par trop sulfureux.

Les filles ne vont pas au sport, elles vont au catéchisme.

Les filles ne vont ni au mouvement d'ensemble au stade ni au rassemblement des Palmistes, elles vont suivre la retraite. Elles font le pèlerinage de Saint-Michel à Matoury et celui de Marie Notre-Dame-des-Douleurs à Sinnamary, mais on les a à l'œil, les garçons sont si sournois.

Les filles ne vont pas au théâtre, d'ailleurs il n'existe pas de salles, et d'abord il vient dans les écoles des troupes de mauvais comédiens qui font l'effort de traverser l'océan pour jouer mal, dans des registres cabotin, bouffon ou pathétique des extraits ou des abrégés de pièces de Molière, les plus faciles à abîmer.

Les filles ne vont pas au carnaval, elles vont à la procession.

Les filles ne vont pas au pique-nique, elles préparent la kermesse.

Les filles ne sifflent pas, elles chantent Alléluia à l'église avec componction, sans lien d'aucune sorte avec l'« Hallelujah » qui musarde, enfle puis jaillit de la voix enrouée et si pleine de promesses de Leonard Cohen dans ses vieux jours.

Avis aux amateurs. Voilà tracée par cette chaîne de prohibitions la carte des obstacles à franchir, et fortuitement offerts les premiers indices pour atteindre à soi-même. Autant y aller en allégresse, aussitôt que possible, goûter aux saveurs brutes, âcres, coriaces, réjouissantes aussi de la transgression de cette cascade d'interdits, en encaisser les effets souvent sévères, voire cruels, se repaître de l'émoi suscité chaque fois, et savourer les discrètes transformations qui affluent, subtilement gratifiantes pour soi. Redresser la tête, corser l'esprit, bien se camper dans le paysage et, face à celles et ceux qui se prennent pour les maîtres de votre monde et prétendent en tracer l'horizon, articuler comme Diogène répliquant à Alexandre le Grand : « Ôte-toi de mon soleil. » Et tant pis si le rapport de force conduit à seulement le penser par-devers soi, le penser alors très fort. Ce fut beaucoup plus terrible pour Dandarah, Margaret Garner, Bakhita et d'autres, tellement plus difficile et fatal à Anne Frank, à Louise Pikovsky et d'autres qui, cependant... toutes... Et Frida Kahlo survit malgré sa *columna rota*, son endurance s'affiche avec effronterie dans ce tableau figuratif où, soutenue par un pilier ionique vertébral, elle est traversée de clous, de *clavos* sous un ciel quelque peu perplexe. Quand Lucie Thésée crâne :

*Qui dit encore que le temps ne m'appartient pas ?
moi qui m'étrille à même l'échine du soleil
et l'embrasse et le baise de ma langue de flamme.
L'essence souveraine de mon étrave voguant la rage aux soutes
sur l'écume de l'injustice et du crime
allume les 89, les 48, les 45
embrasant l'horizon à terme de fraternité et d'amour
Et maintenant pouffez de vos joues joufflues de graisse
blêmes indigents de la nue
Je suis geysers, cratère, ventre de la terre au fond de la terre
Je lance la flamme, attrapez au vol de mes rires, au vol de mes douleurs ;
J'injecte la chanson, je perpétue frissons et frémissements
fleurs d'éternel
Éternité, je suis Liberté*

Être soi c'est d'abord apparaître soi. Telle que l'on est en ses dehors, telle que l'on se sent en ses dedans, sachant percevoir pour le préserver l'immuable qui charpente ce que par ailleurs les joies, la littérature, la musique, les arts, les coups de la vie vont altérer, renforcer, bouleverser envers ou malgré soi. Et s'accepter. Tant pis pour les détracteurs de cheveux crépus, les pourfendeurs de cambrure dorsale, les dégoûtés de lèvres pulpeuses, les radoteurs d'hypothétiques châtiments célestes, les obsédés de l'albâtre, les capons, les ignorants, les obtus. « Je suis noire et je suis belle, comme les tentes de Kédar, comme les pavillons de Salomon », lit-on dans Le Cantique des cantiques. Et le poète Antara exulte :

*Ma tribu me reproche d'être noir
Mais au milieu des combats
Je suis plus éclatant que l'aurore
C'est le noir du musc qui le rend précieux
C'est le noir de la nuit qui embellit l'aube.*

Est-ce une affaire de contrées ou de couleur ? pas si sûr ! Que réclame la poétesse Makhali-Phal ?

*Est-ce que mes ascètes se dépêcheront de me fabriquer ma lune,
de me fabriquer mon soir,
et mon aube
et mon fleuve
et ma foudre
et ma pluie
De me fabriquer mon nuage ; mon éclair, mon orage
Et des dieux plus solides que le fer et l'airain ?*

L'intelligence, la puissance, le raffinement et l'aura de la reine de Saba agissent comme un onguent sur de jeunes esprits en proie à un doute métaphysique quant à leur bon droit existentiel. À *Bahia de tous les saints* chez Jorge Amado ou dans *Le Chant de Salomon* de Toni Morrison, ou encore lorsque *Le monde s'effondre* chez Chinua Achebe, les personnages, les caractères, les situations, les événements, les retournements, les impromptus sont si variés, créatifs et dépaynants qu'ils restituent un monde tout entier, contradictoire, imprévisible, désespérant et poétique, rendant superflue toute quête mimétique et aliénante, balayant toute incertitude sur son appartenance au monde. Et cela avant même que l'on découvre l'épaisseur d'Othello chez Shakespeare, ou l'impressionnant parcours de Katherine Johnson ou celui de Mae Jemison, ou encore plus largement l'épopée intellectuelle et personnelle des mathématiciennes de la NASA, avant elles les combats de Sojourner Truth, la Marche des femmes sur Pretoria, après elles le courage, la finesse de Dulcie September jusqu'à son assassinat. Exit *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell, ainsi que *La Case de l'oncle Tom* d'Harriet Beecher Stowe ; grande circonspection à la lecture d'*Absalom, Absalom !* de Faulkner ; exit *Tamango* de Prosper Mérimée, out *Hiver caraïbe* et son auteur Paul Morand, idem *Sous le masque mau-mau* d'Henry de Monfreid... Et même, quitte à traîner les pieds, un peu *Bug-Jargal* de Victor Hugo ! Bien que tout cela soit, en général, plutôt bien écrit. Exit, mais après lecture. Car enfin faut-il les lire pour s'en faire une idée, prendre ses distances, sans se priver de l'insigne plaisir qu'ils diffusent, ni culpabiliser de ce plaisir. En connaître la nature et la malignité, inégale d'une œuvre à l'autre, suffit.

Être pauvre est une réalité économique, pas une faute ni une fatalité. C'est une condition sociale qui sacralise la propreté et la dignité, pratique la solidarité autant comme hygiène mentale que comme dissidence essentielle. C'est un milieu où l'on vénère l'éducation, où l'on révère le latin, où l'on chérit la politesse, la ponctualité, la franchise, où l'on dédaigne la vulgarité et où l'on préfère l'érudition aux beaux habits, pas seulement parce que la première est plus accessible. Tant pis pour les factotums du mépris, les trieurs de l'apparence, les insulteurs de la sobriété, les entichés de satin, de soie et mousseline, les offusquées à crinoline, les parvenus, les m'as-tu-vu. Qu'ils continuent de peupler ou d'inspirer les romans d'Eduardo Galeano, de Yachar Kemal, de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, de John Steinbeck, qui leur réservent bien les rôles de désinvolture, de morgue ou de manœuvre qu'ils occupent déjà souvent. Qu'ils s'exposent aux chansons de Bob Dylan, de Léo Ferré, de Jean Ferrat, de Tracy Chapman, aux films de Ken Loach, de Vittorio De Sica, et aux brûlots de Jean Ziegler. *God bless the child that's got his own*, chante Billie Holiday.

« La langue maternelle, la langue dans laquelle on rêve, c'est bien là le "chez soi" », a clairement compris Toni Morrison. Il est interdit de parler créole. À la maison, partout, et surtout à l'école. Les sanctions varient, du devoir de grammaire supplémentaire à la pénalité pécuniaire en passant par la gifle. Méfait de l'ignorance des savants, combien de générations d'enfants contraints à ce « tourment de langage » ont dû déployer des trésors de vigilance pour faire opérer cette censure, en consommant une énergie phénoménale au détriment d'une liberté et d'une légèreté propices à l'éveil à eux-mêmes, à leur entour et au monde. Ces capacités, impunément sacrifiées au bûcher de la longue et profonde nescience de ceux qui édictent les règles et de ceux qui les inspirent, n'ont parfois pu être rattrapées. Elles sont revenues quelquefois estropiées, matière éparse pour rapailler les esprits comme l'entend Gaston Miron et, fort heureusement, souvent, elles ont pu être clandestinement fécondées avec la véhémence et l'entêtement que l'on réserve habituellement aux choses défendues.

Aussi, tomber par hasard sur un exemplaire d'*Atipa*, roman créole d'Alfred Parépou publié en 1885, si tôt, depuis si longtemps, on dirait presque une date avant Jésus-Christ, livre jauni étonnamment conservé comme une relique, provoque une joie exquise parce que coupable, procure une fébrilité étourdissante parce que contenue, vous enflamme et vous chavire malgré une graphie bâtarde qui, justement, en embrase la lecture. Vous êtes comme Miles Davis fasciné, s'acharnant chaque soir avec sa trompette à trouver le bon tempo pour jouer *Round Midnight* composé par Thelonius Monk, pianiste génial et aérien, musicien plus lunatique que caractériel, bougonnant chaque soir *That's bad, it's not that way*, jusqu'au soir où, enfin il gratifie le jeune Miles d'un *Yeah ! It's how you did it*. Et Miles, tout en joie, ravi d'avoir « trouvé le son », reconnaît que ce thème est l'un des plus difficiles, très dur, avec une mélodie complexe, et comme essoufflé de l'avoir apprivoisé, ne le joue plus qu'épisodiquement. L'interprétation de Sonny Rollins est plus apaisée.

Les aberrations sont prodigues en croche-pattes. Ces interdits étaient circonvenus par leurs auteurs mêmes. D'abord par leur propre expression, quasi permanente en créole. Puis, par la vigueur des rites culturels, chants, danses, grandes démonstrations folkloriques lors des visites officielles de préfets, sous-préfets, fonctionnaires chefs et sous-chefs, tous visiteurs à costumes et képis reçus avec moult petits drapeaux tricolores brandis comme des éventails par des colonnes d'enfants endimanchés. Mais aussi par le nom des animaux et des plantes à médecines. Jusques aux sentences hautement philosophiques de la sagesse populaire, toutes formulées en créole. *Sa ki laro pézan, a roun fèy bwakanon sek ki twché mo manman*, affirme l'agouti : « Tous ceux qui sont haut placés sont influents, une feuille sèche tombée du haut d'un bois canon creux a assommé et tué ma mère. » Du créole en chansons, en couleurs, en fanfare... En-cer-clés !

Les langues amérindiennes ne sont pas interdites, elles sont ignorées. Les langues bushinengue, trop expansives pour être ignorées, sont cantonnées à l'historique zone géographique, à l'ouest, au sens propre et au sens des clichés. L'eau perce la roche. Les langues franchissent les barrières. Et tandis que s'installent le walwari et le manaré à la croisée du kali'na et du créole, anansi se promène entre les trois langues, l'agami et le tatou l'imitent, le roucou également, puis le manioc, chwit, fika, kasaba en font autant. Il arrive qu'un peuple se forge et existe à son insu.

Ces interdits, leurs menaces, les accommodements délibérés ou circonstanciels constituent finalement un arrangement, une combinaison à la fois lumineuse, souriante et menaçante, comme dans le tableau *Dustheads* de Jean-Michel Basquiat.

Tout le long des « quelques arpents de neige » voltairiens, se cabrant sous le manteau blanc et buté de sa terre continentale, la langue se laisse périr par Gaston Miron dans sa « Marche à l'amour » :

*Tu as les yeux pers des champs de rosée
tu as des yeux d'aventure et d'années-lumière
[...]
moi qui suis charpente et beaucoup de fardoche
[...]
je veux te faire aimer la vie notre vie
t'aimer fou de racines à feuilles et grave
de jour en jour à travers nuits et gués
de moellons nos vertus silencieuses
[...]
Coule-moi dans ta plainte osseuse
[...] et j'ai du chiendent d'achigan plein l'âme
tu es belle de tout l'avenir épargné
d'une frêle beauté soleilleuse contre l'ombre*

Faut-il des motifs majeurs, ou bêtement une cécité cousue par des croyances obtuses, pour vouloir empêcher la langue de se livrer à de telles pétulances. C'est une révélation que la déclaration d'hostilité aux langues natives ne se limite pas aux créoles et autres langues perçues, traitées et qualifiées de patois, baragouins, sabirs, dialectes. C'est un choc de découvrir la passion, l'amertume, les raideurs québécoises pour défendre le statut et l'usage du français, ce même français qui avale tout l'air dans les territoires déclarés de l'autre côté de la mer. La décennie soixante-dix sera cependant

obligeante et dégagera l'espace pour de beaux succès aux premières années quatre-vingt. A grand renfort de travaux et de déclarations de philologues, linguistes, sociolinguistes, ethnolinguistes devenus les nouveaux dieux du stade pour les militants indépendantistes, autonomistes ou simplement culturels, et alors que se noue un entrelacs de solidarité des Amériques – Caraïbes incluses – à l'océan Indien, les créoles sont enfin érigés à leur rang de langues. Revers, elles seront immédiatement spécifiées comme étant régionales. Les chercheurs et les militants vont inlassablement s'acharner à ouvrir l'espace le plus ample possible pour que, mêmes régionales, les langues créoles s'installent en autorité avec leur somme d'inventions dans toutes les formes d'expression, linguistiques, artistiques, mystiques, et techniques. De leur côté, les locuteurs-leaders des autres langues natives, kali'na, bushinengue, se débattront pour que leurs langues soient reconnues, et ils veulent que ce soit sans épithète. Les créoles poursuivent leur reconquête. Et ce n'est pas seulement parce qu'ils sont à la fois vernaculaires et véhiculaires, dynamiques passerelles interculturelles, qu'ils franchiront le Rubicon du dénigrement, c'est aussi et surtout parce que les derniers assauts seront donnés sans pause et sans pathos contre l'imperium linguistique. Ainsi, lorsque s'ouvrit la citadelle, les concessions à l'égard des créoles furent de taille : un diplôme universitaire, une option au Capes, un enseignement dès l'école primaire, des conseillères pédagogiques, des modules et des manuels, une effervescence dans les cédédis, centres départementaux de documentation pédagogique.

Cette conquête donna un autre relief à « Hoquet », le poème enragé de Damas, son désastre devint moins affolant :

*Cet enfant sera la honte de notre nom
cet enfant sera notre nom de Dieu
Taisez-vous
Vous ai-je ou non dit qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du français
le français français
Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en*

Il faut bien tenter d'assouvir la curiosité inattendue. La réserve n'est ni copieuse ni glorieuse, mais elle subsiste, complaisante, indécente, hautaine ou insensible. Les écrits de Mayotte Capécia, l'aliénée que Fanon traite d'éclaboussante romancière et qu'il invite à cesser d'« enfler le procès du poids de ses imbécillités », se promènent sans pudeur. Et sont prescrits avec plus de ferveur encore les ouvrages du père Labat, dominicain, vice-préfet apostolique, botaniste et spécialiste de la flibuste, à qui un rhum, des rues, des bâtiments rendent encore hommage, lui qui fit paisiblement supplicier un esclave doué de voyance.

*Comme le nègre, sur les mornes, qui prédit
Le vol proche d'un bateau porteur de femmes nouvelles et de casseroles,
(Femmes de La Rochelle et casseroles de fer-blanc, dit-il),
Et qui souffrit d'un prêtre la saumure et les piments – écorché vif !
Mais le bateau ne vint-il pas à quai, caressant de sa toile humide
Le pays de carne et de mort !*

Ainsi Glissant relate-t-il ce crime dans son long et superbe poème « Les Indes ».

La mémoire collective, bien entretenue par la douce propagande, ne retient du père Labat que les merveilles de sa guildive contre la fièvre. Vincent Placol, de sa plume ardente et lucide nous en apprend bien davantage avec son *Eau-de-mort guildive*.

C'est que, tour à tour âpre et feutrée, la guerre fait rage pour la représentation des territoires occupés. Il faut bien de bonnes raisons pour s'installer chez autrui, surtout si autrui est noir des pieds jusqu'à la tête avec le nez si épaté qu'on se demande avec Diderot si Dieu peut être à l'origine de pareille créature. Ces raisons suffisent bien pour piquer les terres, voler l'or, l'argent et les épices, souvent violer les femmes, parfois fouetter les maris, vendre les enfants et chasser les papillons. Il faut bien mettre en scène les plaies qui en émanent, incurie, larbinisme, cupidité, vénalité, toutes choses interdites par le saint et vénérable évangile et qui démontrent la définitive infériorité de ces peuplades conquises et asservies, charitablement élevées au statut de l'indigénat ou de la citoyenneté entièrement à part.

*J'aime ce pays, disait-il, on y trouve
nourriture, obéissance, poulets à quatre sous, femmes à cent, et « bien missié » pour pas plus cher.
Le seul problème, ajoutait-il, ce sont les anciens tirailleurs et les métis
et les lettrés qui dissimulent les ordres et veulent se faire élire chefs de village
Moi, je n'aime pas cette Afrique-là... [...]
L'Afrique des hommes couchés attendant comme une grâce le réveil de la botte
L'Afrique des boubous flottant comme des drapeaux de capitulation
de la dysenterie, de la peste, de la fièvre jaune et des chiques (pour ne pas dire de la chicotte)...*

C'est de Paul Nizer.

Depuis tout ce temps, les linguistes ont exploré bien des choses utiles, pas seulement pour les langues mais pour leurs locuteurs. Tant de choses savantes sont déjà écrites sur l'assurance, l'audace, le bien-être induits par la réappropriation linguistique. Des travaux rigoureux éclairent sur le rapport entre les langues et sur les effets d'une conflictualité dévalorisante pour les langues maternelles. Au traumatisme de la négation de l'univers familial par tout ce qui fait autorité institutionnelle, l'école, les médias, l'administration, s'ajoute le désarroi d'une totale absence de repères : tenu dans la méconnaissance des règles grammaticales de sa langue native ou parentale, privé d'orthographe, ignorant du rôle des marqueurs de conjugaison, l'enfant est dépouillé de tout bagage linguistique et culturel, de tout matériau et support de créativité, et sommé d'entrer tout grelottant dans un univers dont ni l'éclat ni la mélodie ne le réchauffent en rien. De quelle trempe faut-il être pour oser avancer, quelle résilience faut-il en cours de route pour oser poursuivre ! Et quel criblage ! Combien d'enfants, d'adolescentes, d'adolescents à l'esprit vif, dotés d'un bagage culturel solide, ou ajouré d'ailleurs, mais en toutes sortes invalidé, ne furent et ne sont encore éconduits aux portes du savoir au long cours, proscrits de rêves rendus inaccessibles, pire, déclarés inaccessibles. Destinées mutilées dont la fatalité commence par cet « impossible à exprimer ». Cruauté au nom du bien, ou de ce qu'on croit l'être ! Combatives, ces jeunes pousses mettent en œuvre des contournements astucieux, largement inopérants, parfois pathétiques. Plus souvent, filles et garçons se résolvent à asphyxier leurs désirs, la cellule familiale qui pourrait venir en soutien, prise de court ou déjà vaincue, faisant fatalement défaut. Mais justement, les institutions républicaines d'une démocratie à prétention égalitaire sont censées devoir et pouvoir éviter cela...

Les victoires sont rarement définitives. Moins encore lorsqu'elles sont remportées sur des mastodontes tels que le bloc de préjugés et de craintes des monolingualistes compulsifs. Ces derniers n'entendent que l'ordonnance de Villers-Cotterêts, négligeant que le centralisme linguistique est alors déclaré contre le latin, donc contre une langue de surplomb. Ils retournent ce centralisme contre les langues de territoire, déjà minorées ou abaissées, et qui survivent parce qu'elles sont enracinées. Ils ne rendent jamais les armes. Peu leur importe la fragilité ou l'ambiguïté de l'acte fondateur. Ils s'y accrochent comme à un mât de cocagne, sans chercher plus loin y compris dans le temps. Ainsi, l'ordonnance de François I^{er} reçoit toute vénération alors que, fétichisme pour fétichisme, les Serments de Strasbourg de l'an 842 pourraient accorder à la langue une plus grande longévité. Il est vrai que certains linguistes considèrent que le français n'est une langue stabilisée que depuis le début du XVIII^e siècle. Tout bien considéré, entre le IX^e et le XVIII^e, le XVI^e peut constituer une cote plutôt bien taillée. Cette phrase écrite pour le simple plaisir de rendre hommage à la langue imagée. L'idéologie qui inspire cette politique linguistique unitaire et centralisée, avec une langue épurée, n'est pas une exception. C'est en 1536 que l'Angleterre supprime le gallois en déclarant l'anglais seule langue officielle du royaume. C'est en 1707 que Philippe V impose le castillan comme seule langue officielle de l'Espagne, marginalisant le catalan et le basque. Ce centralisme qui remonte à l'Ancien Régime n'épargne pas la Révolution. C'est le tonitruant Barère qui sonnera l'une des charges les plus offensantes contre les « idiomes grossiers » dénoncés par l'abbé Grégoire, sur un territoire dont les frontières ne sont pas encore consolidées. « Nous avons révolutionné le gouvernement, les mœurs, la pensée, dit Barère, révolutionnons aussi la langue : le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton, l'émigration et la haine de la République parlent allemand, la contre-Révolution parle italien et le fanatisme parle basque. Brisons ces instruments de dommage et d'erreur. » La dissuasion se fera par la répression. Tout locuteur de langues régionales risque six mois de prison, et la destitution s'il est fonctionnaire. La langue française continue de s'enrichir et d'embellir. À sa façon elle console de son inquiétude, pourtant fondée, Fénelon qui dès le début du XVIII^e siècle demandait à haute voix si l'Académie n'avait pas « gêné et appauvri » la langue depuis près de cent ans « en voulant la purifier ».

Joue à don Quichotte qui veut. La vie de vrai se poursuit, les langues s'offrent, disponibles, à qui veut bien. Après lecture, en indicible délectation, de *Capitaines des sables*, l'apprentissage du portugais s'impose, pas tant pour s'affranchir de la traduction que pour cueillir à la source tout ce qui peut rissoler en perles de rosée, les éclats, les copeaux, les retaillons, ce qui parfois a une saveur si singulière ou s'altère d'un iota en traversant d'une langue à l'autre. Et l'on peut alors lire Josué de Castro et pour de bon prendre parti contre l'indifférence des repus, accéder directement aux univers de Fernando Pessoa et de ses hétéronymes Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Alvaro de Campos, le chevalier de Pas, entrer avec son propre corps dans ces vers :

Não sei quantas almas tenho.
[...]
De tanto ser, só tenho alma.
Quem tem alma não tem calma.

Et demeurer intranquille. Dans l'élan atteindre à José Saramago, quitte à livrer un corps à corps de liesse avec ces phrases étranges, facétieuses et ductiles. Caetano Veloso, Gilberto Gil, Flora Purim, Milton Nascimento, Maria Bêthania, il y en a toujours une ou deux pour vous accompagner, Tânia Maria et ses duos piano-scat, Chico Buarque, ses Saltimbancos et ses romans, jusqu'à Henri Salvador qui s'en mêle avec la bossa-nova. Suivront des bribes de Camões et de sa saudade en exil, viendra bientôt la sodade de Cesária Évora, qu'importent les variations de la langue. Et Baden-Powell n'est jamais loin. Puis c'est Gabriel García Márquez qui vous entraîne vers l'espagnol par le foisonnant *Cien años de soledad*, *Cent ans de solitude*, parfois épuisant et exaspérant même si ou surtout si vous connaissez des gens comme les Iguarán et les Buendía, Aureliano et ses poissons d'or, et que vous sont familières ces pluies équatoriales agaçantes et interminables. Et pour jouer les entremetteuses d'une querelle restée énigmatique entre ces anciens deux amis, c'est ici que je veux dire que *La Ville et les Chiens*, *La Ciudad y los perros* de Mario Vargas Llosa vous fait un choc à la sortie de l'adolescence. La maintenance linguistique est aisée, même dans cette langue malaisée, car surviennent bien vite *El otoño del patriarca*, puis l'irrésistible *Crónica de una muerte anunciada*, puis *L'Amour au temps du choléra* et d'autres merveilles. Vous vous perdez dans *El acoso* d'Alejo Carpentier, un peu étourdie, c'est comme un baptême musico-littéraire, avant l'étincelant *Siglo de las luces*. Voilà qui vous ramène à Antonio Machado si mal lu au lycée malgré une rythmique captivante. Ces retrouvailles s'étendent à Federico García Lorca, pas seulement à sa poésie à son théâtre aussi, et l'on va l'on vient s'éloignant, retournant près de chez soi où il est question de l'Amazone, de l'Orénoque, des Andes, de l'Aconcagua et du *Vieux qui lisait des romans d'amour*, et pourvu qu'on ait l'ivresse se laisser emporter dans un tourbillon plus imprévisible qu'un tango, et s'engouffrer dans le sillage de Pablo Neruda, *Compañero presente* ! Le vertige peut se continuer avec Nicolás Guillén et son « Soldadito boliviano », Atahualpa Yupanqui et ses chacareras, Nancy Morejón et ses Cimarrones, et s'envoler sous le charme de Paco Ibáñez, grand voyageur lyrique, de Brassens le Sétois au Catalan Goytisolo. Quant à la langue hégémonique, il y a bien longtemps qu'on fait commerce avec elle, plus sensuellement avec ses torsionneurs, de Zora Neale Hurston à Chester Himes. Il fait si bon folâtrer dans ces langues ! Elles vous font belle escorte lors du retour à la maison, vous quittent sans nostalgie sur le pas de la porte, demeurant là, à disposition pour vous mener ailleurs, quand vous voulez, car c'est ainsi que se revigorent sa propre langue, ses propres langues.

Pendant ce temps, la langue française s'est épanouie. Et l'on pourrait, précipitamment, en accorder crédit à ses irascibles défenseurs. Oh oh ! Pas si vite. Elle doit bien davantage au génie des poètes et des écrivains, à l'extraordinaire essor des sciences et des techniques, au rayonnement des arts, au progrès des mathématiques, à l'explosion des sciences sociales, à l'augmentation remarquable des traductions d'ouvrages, de manuels et d'œuvres littéraires. Les femmes y jouent un rôle crucial, Sophie de Grouchy, Émilie du Châtelet, Germaine de Staël, et d'autres. Il s'ensuivra un tel afflux de vocabulaire que l'Académie acceptera de valider de nombreux mots et tentera d'objectiver son tri en distinguant la néologie qu'elle considère bienvenue, du néologisme qu'elle qualifie d'« affection vicieuse ». Subtil.

Mais l'essentiel est ailleurs. Les temples vivent leur vie, fenêtres entrebâillées ou fermées, les langues vivent la leur, au milieu de l'existence, des clameurs et des doutes. Ainsi, au cours du temps, le français s'abreuve à deux sources. Énergiquement elle puise là où bouillonne l'esprit qui crée, invente, recycle, bousculant les géomètres de la langue. Voluptueusement, bien qu'à la dérobée, elle se désaltère à la fontaine des langues régionales, si décriées. De l'une aux autres, ainsi se relaie l'hospitalité. C'est de cette manière que la langue contracta des dettes d'honneur et d'agrément. Elle doit l'amour aux troubadours provençaux, l'abeille au provençal, tout comme fada, et un prix Nobel à la langue d'oc. Et René Char à la Provence. Elle doit le bijou au breton, la cohue aussi d'ailleurs. Elle doit le maquis et la vendetta au corse, le guignol au lyonnais, le cadet à l'occitan gascon, hop là tout en joie à l'alsacien, et le diseux au normand. Elle n'aurait semble-t-il pas pris grand-chose à l'euskara, étrange, quoique, le jokari, ça compte... et elle doit le chabin au créole. Sans compter ce qu'elle accueille des pays francophones, de jolis mots comme les craques du plancher ou des mots facétieux comme géopoétique venus du rap, ce qu'elle détient du persan, le musc, la caravane ou écarlate, le maïs qui lui vient du taino, le cobaye qu'elle a reçu du tupi, la bergamote, le yaourt, le chagrin turcs, de même que la houle, le zénith, le carmin, l'arsenal, l'algorithme, la jupe et la fanfare qui lui viennent de l'arabe, l'avatar et le jamboree de l'hindi, jusqu'au malais qui lui offre l'amok, cadeau empoisonné. Et il serait tellement facile de poursuivre avec bazar, marabout, turban, alambic, talisman, ou sarbacane. Elle jouit par capillarité de la vitalité que des auteurs talentueux et fervents, en tenant alertes, déliées, fertiles ces langues devenues patrimoniales instillent à l'univers linguistique tout entier, Anjela Duval pour le breton, André Weckmann pour l'alsacien, Jon Mirande, Gabriel Aresti pour le basque, Gisèle Sérotte, Élie Stephenson, Éliette Dangles et Racaba, pour le créole guyanais, Monchoachi, Joby Bernabé, Kolo Barst à la Martinique, Sylviane Telchid et Hector Pouillet en Guadeloupe, Axel Gauvin et Davy Sicard à La Réunion... Ces bardes de la prose, du vers contraint, confit ou libre, qui insufflent des envolées jusque dans les registres froids et les archives impassibles sont regardés comme des rêveurs déjantés alors que le grand péril qui guette, et en certains lieux opère déjà c'est une amnésie, un dépouillement, une amputation qui entravent l'initiative, l'autonomie, la créativité. Risques considérables. Le silence artistique. Et pire que le silence, le mutisme.

Malgré cette injustice aussi ciblée qu'aveugle, et par là même terrifiante, par bonheur, toute en alacrité et en application, la langue parade et elle fait bien.

Tournez vos yeux sur la vraie fonction de l'armée française. Protéger la patrie, propager la Révolution, délivrer les peuples, soutenir les nationalités, affranchir le continent, briser les chaînes partout, défendre partout le droit, voilà votre rôle parmi les armées d'Europe ; vous êtes dignes des grands champs de bataille.

Soldats ! l'armée française est l'avant-garde de l'humanité. Rentrez en vous-mêmes, réfléchissez, reconnaissez-vous, relevez-vous. Songez à vos généraux arrêtés, pris au collet par des argousins et jetés, menottes aux mains, dans la cellule des voleurs. Le scélérat qui est à l'Élysée croit que l'armée de la France est une bande du bas-empire, qu'on la paie et qu'on l'enivre, et qu'elle obéit ! Il vous fait faire une besogne infâme ; il vous fait égorger, en plein dix-neuvième siècle et dans Paris même, la liberté, le progrès, la civilisation ; il vous fait détruire, à vous enfants de la France, tout ce que la France a si glorieusement et si péniblement construit en trois siècles de lumière et en soixante ans de révolution ! Soldats, si vous êtes la grande armée, respectez la grande nation ! [...]

Soldats ! un pas de plus [...] avec Louis Bonaparte, et vous êtes perdus devant la conscience universelle. Les hommes qui vous commandent sont hors la loi ; ce ne sont pas des généraux, ce sont des malfaiteurs ; la casaque des bagnes les attend. Vous, soldats, il en est temps encore, revenez à la patrie, revenez à la république ! [...] Soldats français, cessez de prêter main-forte au crime !

Flamboyante, la langue de Victor Hugo.

Du mur des fusillés de mai 71, j'aurais voulu saluer les morts des hécatombes nouvelles, les martyrs de Montjuich, les égorgés d'Arménie, les foules écrasées d'Espagne, les multitudes fauchées à Milan et ailleurs, la Grèce vaincue, Cuba se relevant sans cesse, le généreux peuple des États-Unis qui, pour aider à la délivrance de l'île héroïque, fait la guerre de liberté.

Puisqu'il n'est plus permis d'y parler hautement, c'est ce livre que je leur dédie ; de chaque feuillet soulevé comme la pierre d'une tombe s'échappe le souvenir des morts.

[...]

L'empire s'achevait, il tuait à son aise.

Dans sa chambre, où le seuil avait l'odeur du sang,

Il régnait ; mais dans l'air soufflait la Marseillaise,

Rouge était le soleil levant.

Orangeuse, généreuse et sublime, la langue de Louise Michel.

Quelle angoisse et quelle tristesse, France, dans l'âme de ceux qui t'aiment, qui veulent ton honneur et ta grandeur ! Je me penche avec détresse sur cette mer trouble et démontée de ton peuple, je me demande où sont les causes de la tempête qui menace d'emporter le meilleur de ta gloire. Rien n'est d'une plus mortelle gravité, je vois là d'inquiétants symptômes. Et j'oserai tout dire, car je n'ai jamais eu qu'une passion dans ma vie, la vérité, et je ne fais ici que continuer mon œuvre. [...]

Fais ton examen de conscience : était-ce vraiment ton armée que tu voulais défendre quand personne ne l'attaquait ? N'était-ce pas plutôt le sabre que tu avais le brusque besoin d'acclamer ? Je vois, pour mon compte, dans la bruyante ovation faite aux chefs qu'on disait insultés, un réveil, inconscient sans doute, du boulangisme latent, dont tu restes atteinte. Au fond, tu n'as pas encore le sang républicain, les panaches qui passent te font battre le cœur, un roi ne peut venir sans que tu en tombes amoureuse. Ton armée, ah bien, oui, tu n'y songes guère ! C'est le général que tu veux dans ta couche. Et que l'affaire Dreyfus est loin !

Incandescente, la langue d'Émile Zola.

Je veux n'oublier jamais que l'on m'a contraint à devenir – pour combien de temps ? – un monstre de justice et d'intolérance, un simplificateur claquemuré, un personnage arctique qui se désintéresse du sort de quiconque ne se ligue pas avec lui pour abattre les chiens de l'enfer.

[...]

Les rafles d'Israélites, les séances de scalp dans les commissariats, les raids terroristes des polices hitlériennes sur les villages ahuris, me soulèvent de terre, plaquent sur les gerçures de mon visage une gifle de fonte rouge. Quel hiver ! Je patiente, quand je dors, dans un tombeau que des démons viennent fleurir de poignards et de bubons.

Fulgurante et dense, la langue du Capitaine Alexandre de l'Isle-sur-la-Sorgue.

Je doute que toute la philosophie du monde parvienne à supprimer l'esclavage : on en changera tout au plus le nom [...] l'horrible état qui met l'homme à la merci d'un autre homme demande à être soigneusement réglé par la loi. J'ai veillé à ce que l'esclave ne fût plus cette marchandise anonyme qu'on vend sans tenir compte des liens de famille qu'il s'est créés, cet objet méprisable dont un juge n'enregistre le témoignage qu'après l'avoir soumis à la torture, au lieu de l'accepter sous serment. [...]

La condition des femmes est déterminée par d'étranges coutumes : elles sont à la fois assujetties et protégées, faibles et puissantes, trop méprisées et trop respectées. Dans ce chaos d'usages contradictoires, le fait de société se superpose au fait de nature [...] La liberté des femmes d'aujourd'hui, plus grande ou du moins plus visible qu'aux temps anciens, n'est guère qu'un des aspects de la vie plus facile des époques prospères ; les principes, et même les préjugés d'autrefois, n'ont pas été sérieusement entamés.

Sagace et débonnaire, la langue de Marguerite Yourcenar et de l'empereur Hadrien.

Je voudrais susciter lentement ton désir; je n'ai plus assez de temps pour te connaître, toi, pour savoir le rythme de ta jouissance, je suis un analphabète de ton corps, et nous n'avons que cette nuit, l'avant-dernière, car la dernière sera autre, elle sera pleine, trop pleine de mots, de mots nouveaux, de mots à garder; maintenant, je veux te connaître avec précision : comme une rosée le matin, une tempête à midi, un orage du soir; savoir comment ton corps est nerfs, est douceur, est mollesse, est frémissement ou même refus, je n'ai pas, nous n'avons plus assez de temps...

Langoureuse, la langue disparue d'Assia Djebar.

*Indes ! ce fut ainsi, par votre nom cloué sur la folie, que commença la mer.
Avait-elle pris forme ou pris naissance, dites-le, jusqu'à ce jour
Quand les vieillards de ce côté que verdit le soleil, se levèrent
Et dirent, balbutiants : « Où va le souffle, sont les Indes » ?
Ils priaient. Et faisaient lance de leur dieu pour le planter sur la première grève.
Puis ils partirent.*

Brasillante, la langue d'Édouard Glissant.

*Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société ;
Vois mes mains rouges de carnage,
Mon œil de luxure injecté.
J'ai plus d'un coin dans mon repaire
Plein de charognes et d'ossements ;
Viens les voir ! j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants.*

Lugubre et rutilante, la langue d'Eugène Pottier.

Moi, j'étais intégrée avant de venir ici, donc, il ne faut pas me fatiguer avec ces histoires-là. Je n'ai pas le temps. C'est même quoi ça. Si chacun doit seulement rester attaché là où il est né, comme une chèvre qui reste là où elle peut brouter, il ne fallait pas commencer à venir coloniser les gens. C'est vrai, il ne fallait pas venir chanter la France partout. L'intégration, c'est quand tu parles français. Donc, c'est bon. Je suis dedans. On m'a bien chicottée à l'école pour que je parle cette langue. Les parents étaient d'accord qu'on nous fouette. Il fallait parler français. Quand la règle en fer du maître faisait gonfler tes doigts, c'était le français qui entraînait dans tes os. Quand la chicotte tombait sur ton dos comme la foudre, c'était le français qui pénétrait dans ta chair.

Expressive et sensible, même quand elle se fait bancale, la langue de Léonora Miano.

*On sort en trombe, en nombre, on se déverse en plaine
En centaines, en millions, en milliards ou en millièmes
De quelques simples gouttes à des marées humaines
Des jaillissements d'aurore pour éclairer des emblèmes [...]
Aux armes miraculeuses ! On a lu Césaire et Prévert
On viendra vous faire la guerre avec la parole poudrière
On désigne plus l'ennemi, parce qu'il est partout même en nous
On va mourir debout parce qu'on a vécu à genoux*

Courroucée et jubilante, la langue de Gaël Faye.

Pourtant, dans un labeur souterrain et pugnace, la fréquentation des langues, leur dialogue organisé ou fortuit, leurs frottements épisodiques ou réguliers disposent à l'altérité, neutralisent le potentiel de pathologie et de fureur qui fermente sous le déni de la part d'identité que porte la langue, sous l'évacuation du bagage imaginaire que les histoires, les savoirs, les cultures, les rites, les paysages, les arts et les artisanats transportent à travers le temps mais aussi l'espace. Car la résidence de la langue n'est pas que le territoire. La langue habite l'être. Elle l'accompagne dans ses pérégrinations et ses errances, en nos temps presque autant que jadis, nonobstant le court intermède de forte sédentarité des habitants des pays du Nord. Pour mille raisons et sous mille circonstances, l'on bouge et l'on emporte cette langue qui rend possible la relation, partage la connaissance, dit plausible un en-commun entrevu à travers un langage de reconnaissance mutuelle, même lorsque les langues ne sont pas immédiatement comprises.

*Une fois tous les bruits se rencontrèrent
Tous les bruits du monde
Dans un seul endroit
Et je m'y trouvais
Puisqu'ils se rencontrèrent dans ma maison*

Ainsi dit la parole amérindienne, et ainsi en est-il du monde où nous circulons ou qui vient si volontiers jusqu'à nous.

Et les bruits du monde surgissent des Afrique. Quand ils proviennent de celle qui donne l'hospitalité à la langue française ils sont tempétueux, dans *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma mettant à nu les verrues de cette république de la Côte des Ébènes. Ils sont affûtés et résolus dans *Les Bouts de bois de Dieu* de Ousmane Sembène, tout surpris par l'énergie, l'inventivité, le sens pratique de ces indistincts qui forgent une individualité dans l'action conduite ensemble. Ils sont sombres et accablés dans *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem tout en taillant avec adresse et à grandes sabrées dans les mythes consolateurs et les nouvelles souverainetés grotesques. Ils sont tendres-amers chez Mariama Bâ : « C'est de l'humus sale et nauséabond que jaillit la plante verte, et je sens pointer en moi, des bourgeons neufs. » Dans tous les cas, les mots embarquent la langue dans des contrées qu'elle a fréquentées sans bien porter attention à ces drôles de gens qui s'y trouvaient, ces femmes-courage et commères, ces hommes bravaches et branlants, poncifs bien commodes pour justifier la force et la spoliation. Mais ce faisant, les mots chargent la langue de paysages, de discordes, de conflits, d'inconséquences, d'impatiences, de clameurs et de crépitations, d'éblouissements, ils l'engrossent d'accomplissements inespérés et ainsi l'acclimatent en ces lointains et aux imaginaires endogènes.

Déconcertant donc qu'en ce lieu éloigné, le Québec, pèsent contrainte et tensions sur le français qui se fait parfois aveuglement dominant ailleurs. Perturbant de voir cette langue, la hautaine sous d'autres latitudes opprimée ici, et de savoir qu'en ces mêmes lieux, elle en domina néanmoins une autre, la langue innue, en interdisant les écoles indiennes en l'an 1889, et en forçant des parents à confier leurs enfants aux orphelinats, comme cela est établi depuis la douloureuse révélation du sort tragique de milliers d'enfants amérindiens. C'est aussi ce que chante la plume ou slame la voix, pourtant sans acrimonie, de l'artiste Natasha Kanapé Fontaine. Il en devient plus ahurissant encore de voir perdurer dans l'Hexagone même des crispations d'un âge d'anxiété que l'on croyait révolu, contre les langues de ces territoires à fortes identités régionales, entendu qu'elles charpentent des revendications de responsabilité mêlant la culture et le pouvoir. Oh mais, justement, le pouvoir doit se mêler des langues régionales pour se mêler aux cultures qui ont historiquement façonné l'identité plurielle à laquelle elles offrent des assises intellectuelles, charnelles, tangibles. Une chose demeure étrange, paradoxale et signifiante, voyez comme le centralisme à outrance fend l'armure lorsqu'il est acculé. Il le fut en Nouvelle-Calédonie. En 1998, une citoyenneté spécifique fut conçue au sein de la nationalité française, le peuple kanak fut reconnu comme appartenant à une civilisation mélanésienne avec ses traditions, ses langues, sa coutume. La Constitution accueillit un Titre XIII prévoyant une consultation pouvant aboutir à la « pleine souveraineté ». La République ne chancela même pas.

*Est-il temps de se quitter ?
Je ne dirais pas non
Ma jubilation risque de retomber
[...]
Dans le royaume des désespérés
L'on pleure au moins et l'on rit
On se ridiculise pour s'estimer un peu
On se fait mal pour se faire du bien
[...]
On prend d'assaut la prison du langage
Pour libérer les mots proscrits*

*Et autour des rêves menacés par les fauves
On entretient le feu*

C'est Abdellatif Laâbi.

Voilà bien ce qu'il s'agit de faire, entretenir le feu. Contre l'adversité, contre les interdits, contre la violence qui semble gratuite mais dessert un dessein, celui d'un ordre social où les places sont attribuées. Ne pas obéir. Ne se laisser ni asservir ni accabler. « La langue maternelle, la langue dans laquelle on rêve, c'est bien là le "chez soi". » Les interdits sur la langue sont donc une expulsion en bonne et due forme, de chez soi, de soi. Ne pas consentir au bannissement ontologique. Refuser l'exil symbolique. Accéder au baroque bénéfique. Ce baroque-là même qui « rompt toute certitude orthodoxe de limite, d'unité, d'espace borné, d'angle de vue privilégié, pour tout changer – espace et temps, rêve et réalité – en objet d'une floraison dynamique, sans axe central, centrique par nature, soumises aux lois du mouvement plus qu'à celles de l'essence », tel que le définit Carlos Fuentes. Votre langue de sauvages. Votre coiffure de négresse. Votre peau qui vient de Cham. Votre état de fille. Votre condition de pauvre. Votre famille monoparentale, forcément pécheresse. C'est là le premier bagage qui gage la densité de votre présence au monde. Il est à vous.

Ne pas obéir. Et au besoin, désobéir.

3

The dear old lady who “wants a book for an invalid” (a very common demand, that), and the other dear old lady who read such a nice book in 1897 and wonders whether you can find her a copy. Unfortunately she doesn’t remember the title or the author’s name or what the book was about, but she does remember that it had a red cover.

George Orwell, « Bookshop Memories »,
in *Narrative Essays*

Assez folâtré. Il est temps que je vous dise.

Et d'abord, balisons.

Dans Cayenne des années cinquante, il n'existe pas de librairie. Une papeterie fait vente de livres un mois par an, le temps de liquider les manuels scolaires.

Il y a pour commencer cette valise qui n'est pas en carton, pleine de livres, des Balzac, Hugo, Flaubert, Dumas, Stendhal, Verne, Zola, Dickens, George Sand et Madame de Sévigné, Agatha Christie, Charlotte Brontë, mais aussi Gide et Mallarmé, mais aussi Gorki, Lanza del Vasto, et *Corentin et l'île aux oiseaux*. Elle est là, bleu délavé, la peau un peu écaillée comme si elle m'attendait depuis des lustres. Je la pille sans scrupules. Je finis par l'emporter dans ma chambre, la glisser sous mon lit, m'attendant à tout moment à être accusée soit de vol soit d'égoïsme.

Et puis il y a tous ces livres que me ramène Maman. Des Club des Cinq, des Clan des Sept, des Dumas fils, des Conan Doyle, le *Livre des merveilles* de Marco Polo, *Moby Dick*... Elle y ajoute les magazines de la salle paroissiale et bientôt un abonnement à France-Loisirs. Des livres mais aussi des revues, des brochures, pourvu qu'il y ait quatre lignes à lire. Ses interdits sont d'autant plus drastiques. Les bandes dessinées n'ont pas droit de cité. Rigoureusement ! Elles sont accusées d'être truffées de fautes d'orthographe et de nuire à nos progrès en français. Étonnamment, jamais du moins explicitement, leurs idéologies désastreuses ne sont mises en cause. Pour la sauvegarde sacrée de la langue et son intégrité, et seulement pour cela mais cela c'est TOUT, ils font l'objet d'une chasse impitoyable. Sous les lits de mes frères, c'est la caverne d'Ali Baba. Il y en a de toutes sortes : Tarzan, Ivanhoé, Buffalo Bill, les Pieds nickelés, Hopalong Cassidy... Tintin viendra plus tard. C'est le produit d'une économie de troc. Les échanges se font à raison d'un numéro presque neuf contre deux usagés ayant déjà tourné un peu, ou d'un numéro contre une petite voiture à condition que ce soit un modèle rare. Lorsque, à intervalles irréguliers, toujours de façon impromptue malgré nos tentatives d'anticipation, Maman fait une descente dans les chambres en fusant directement sous les lits et derrière l'armoire, la moisson est toujours bonne pour elle. Son butin est copieux à coup sûr, malgré un savant camouflage sous des albums plus convenables comme ceux de la vie de saint François d'Assise ou l'émouvante histoire des enfants de Fatima. Pourtant, chaque fois, il en resurgit avant la fin du jour. Fernand Léger écrivait à son ami Le Corbusier, à propos de sa série de tableaux *Les Grands Plongeurs noirs*, qu'il tordait les corps dans tous les sens pour les affranchir des lois de la gravité et en explorer les possibilités plastiques, qu'il était « en bagarre depuis plusieurs mois avec le corps humain et la couleur pure ». Ce chassé-croisé sur les bédés de l'époque ressemblait un peu à cela.

Et il y a cette bibliothèque où l'odeur des boiseries est enivrante. Chez les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, au cœur de la ville. Ce domaine des livres est le lieu le plus hospitalier, le plus amical de cet établissement tenu de main de mère supérieure, bienveillante mais tellement en surplomb qu'elle nous livrait au prosélytisme sulpicien et à la passion des sévices qui habitait certaines religieuses. Heureusement, il y avait toujours dans le lot une plus jeune, plus jolie, plus enjouée que la moyenne, sur laquelle circulaient des histoires un peu sulfureuses, que nous relayions davantage par excès de romantisme que par désir de nuire. Le bois est ici chez lui. Il règne en maître dans la table oblongue qui luit d'un vernis odoriférant et exhibe quelques cicatrices sombres, les chaises lourdes qu'il faut soulever avec mille précautions à cause de leur poids mais surtout parce que cette pièce doit demeurer de silence absolu comme un lieu de retraite, les rayonnages, les parois, les poutres inaccessibles majestueuses évocatrices par leurs airs mystérieux, les coffrets de fiches cartonnées. C'est un lieu de perdition. Je ne connaissais pas encore l'inscription au fronton de la bibliothèque d'Alexandrie édifiée par le roi égyptien Ozymandias, mari de Néfertari, qu'on appelle aussi Ramsès II, histoires et noms dans lesquels nous nous perdions sans remords, mais il me semblait bien déjà intuitivement que cette bibliothèque à Cayenne possédait elle aussi un trésor des remèdes de l'âme. Les quelques enseignantes laïques nous laissent choisir librement livres ou revues. Des sœurs, comme mère Agnès l'acariâtre qui s'obstinait avec ses points de croix à vouloir nous engluier dans un destin de couturières, essaient de contrôler nos lectures sur place ainsi que nos emprunts. Nous leur en mettons plein la vue avec les classiques et les biographies de saintes et de saints, nous plébiscitons Bernanos et Bloy évidemment, et pour les livres moins recommandés à notre âge nous déployons à nos risques et périls des ruses de vierges folles, aussi peu enclines à la patience qu'à la prudence. Ainsi je découvre plus tôt que prévu la volupté du Cantique des cantiques, la romance du roi Salomon et de la reine de Saba dont je ne réalise pas encore qu'elle est éthiopienne ni ce que cela induit pour les petites filles en soif de modèles, je devore l'histoire d'Hypatie, celle d'Agar, je savoure la vitale habileté de Shéhérazade, je purlèche la perfidie de Dalila, je ne sais plus si c'est alors que je tombe pour la première fois sur le combat et le destin de la Kahina, ainsi que sur la légende de Niobé, mais pour elle je me souviens que les *Métamorphoses* d'Ovide trônaient sur une étagère inaccessible, et peut-être s'y trouvait-il aussi *L'Art d'aimer* où Ovide conseille de « ne pas laisser ses charmes sous le boisseau » et, perfidie suprême, de « s'arranger pour que les infidélités demeurent ignorées ». Je croise Tsippora aux côtés de Moïse, sans comprendre alors qu'elle est koushite, donc noire, car l'ombre de Cham rôde et recouvre de la malédiction que lui infligea Noé toute velléité de fierté. Néanmoins c'est bien envers et contre les gardiennes de nos consciences coupables, contre ces pythies de notre double malheur de filles d'Eve et de noires issues de Cham, et dans leur antre même, que je ferai délicieusement connaissance avec la force mentale, la puissance intellectuelle, la géniale inventivité des femmes. Leur récurrente persécution aussi, sous tous prétextes.

Puis il y a au lycée ce foyer Léon-Gontran-Damas, nommé selon notre choix. Conquis d'ailleurs de haute lutte contre un proviseur qui nous trouvait désespérément exaspérants, nous le jugions superbement anachronique. Ce foyer contient une bibliothèque, il héberge divers clubs, d'échecs, de photographie, de théâtre et autres activités diaboliques. Personne ne

semble contrôler le contenu des étagères. Nous lisons Fanon, Chester Himes, Baldwin, Memmi, Virginia Woolf, mais aussi Dostoïevski, Pouchkine, Mark Twain et la revue cubaine *Granma*. Nous publions un journal ronéoté à l'encre parfois baveuse, *Tamanoir*, titre que nous aurions pu avoir choisi en hommage à Robert Desnos, « Œil bleu, œil gris, œil blanc, œil noir », mais ce fut en riposte de dérision face au mépris affiché de certains fonctionnaires et chasseurs de primes qui pullulaient alors et nous traitaient collectivement de paresseux. C'est un hebdomadaire, il arrive qu'il ait un ou deux jours de retard pour des histoires d'approvisionnement en papier de quatre-vingts grammes, moyen probable de rétorsion de l'administration, tout ce qui entre au lycée devant passer en vérification au bureau du Secrétariat général ou de l'Intendance. Étant donné que nous payons le papier avec nos cotisations, nous décidons de nous fournir directement en papeterie. Nous exerçons nos plumes, dans des articles collectifs ou des tribunes personnelles, à des analyses pompeuses et subversives extraordinairement ancrées dans la réalité culturelle et sociologique guyanaise, réalité néocoloniale que nous sommes adroits à décortiquer malgré un contexte général d'aliénation familiale, médiatique et pédagogique, à l'exception de quelques professeurs de français, espagnol, économie qui nous éveillent l'esprit. Nous avons une rubrique culturelle, tout y passe, l'amitié de Léon Trotski et Natalia Sedova avec Frida Kahlo et Diego Rivera au Mexique, un reportage sur la ville natale de Fidel Castro après une hagiographie du Che, un récit de l'assassinat de Lumumba, des essais roboratifs de Gwendolyn Bennett et Nancy Cunard, des poèmes de notre cru alternant insolemment avec ceux de Césaire, de Langston Hughes, Countee Cullen, Georgia Douglas Johnson, Emily Dickinson. Les posters d'Angela Davis, Marx, Gandhi tapissent les murs. Même Jésus est transformé en rebelle, Christ pantocrator, ni souffrant-saignant ni athlétique et déroutant comme celui de Dalí, mais un Christ en gloire, deux doigts levés et chevelure laineuse, assez probablement une affiche détournant un tableau de Léonard de Vinci. Le sillage de mai et juin 68 s'étire, nous sommes friands des slogans situationnistes, nous y ajoutons les nôtres. Le fond musical, permanent lorsque nous occupons le foyer, mêle les styles blues, jazz, soul, rhythm'n'blues, pop, rock, kasé-kô, capoeira... Nos goûts sont éclectiques sur les époques et les artistes, tous virtuoses, Duke Ellington, Max Roach, Jimi Hendrix, James Brown, Aretha Franklin, Oum Kalsoum, Vinícius de Moraes, Ravi Shankar, Santana, nous prisons autant les airs traditionnels rendant hommage à Besouro ou narrant la geste des marrons sur le plateau des Guyanes, que les duos Makeba-Belafronte, sans boudier le swing de Calypso Rose. Un Mozart de temps à autre. Nous ne connaissons pas encore les sonates, symphonies et concertos de l'incroyable chevalier Joseph Bologne de Saint-George.

Puis c'est Paris. Et son quadrilatère magique formé de Maspero, du Tiers Mythe, de Présence africaine et de L'Harmattan. En intérieur, la bibliothèque Sainte-Geneviève et celle de la Sorbonne. Quinze ans plus tard, mes fréquentations s'élargiront à L'Écume des pages, La Hune, Compagnie, Tschann, Librairie de Paris, avec une longue fidélité à la première. Et, en flânerie, les bouquinistes le long de la Seine.

Enfin il y a le début de ma bibliothèque, trésor accumulé pendant mes années d'études, dont les vingt-deux cartons de déménagement qu'ils remplissent seront acheminés en Guyane par bateau aux frais de mon beau-frère, premier cadeau de mon retour au bercail.

C'est dire si ce compagnonnage avec vous, écrivant depuis tous continents, est ancien, divers, culbutant. Il ne fut jamais silencieux, les meilleurs artistes nous accompagnaient, Miles Davis, Keith Jarrett, Nina Simone, tenant le haut du pavé. Il ne fut jamais ni morose ni défaitiste, les meilleurs poèmes nous faisant cortège, ceux de Césaire, de Pasolini, d'Octavio Paz, Nâzım Hikmet, Mahmoud Darwich, souvent. Car c'est avec le poème que l'on peut « traverser la pastorale des déserts [...], le don de soi aux furies, le feu moisissant des larmes » comme s'y adonnait René Char. Ce compagnonnage fut consentant la plupart du temps. Il eut ses déconvenues. Et quelques désenchantements.

À propos, si nous soldions...

J'aimais tant cette rage que l'on entendait grincer sous la plume, ces éruptions et cette passion militante, le socialisme révolutionnaire aux États-Unis était au-delà des schémas concevables mais tellement roboratif. Ce furent d'abord vos échappées à forte fibre écologique qui m'ont fait rêver, petite fille méconnaissant alors les merveilles d'Amazonie, de grands larges polaires et de lumière boréale, du vertige de liberté qui leur semblait endémique. *Croc-Blanc* et *L'Appel de la forêt*. En posant des images sur le très sentimental *Docteur Jivago* de Boris Pasternak, David Lean en amplifia le magnétisme en m'ouvrant une fenêtre réverbérante sur ces immensités neigeuses. Puis vos romans, que j'ai lus dans le plus grand désordre, ont nourri mon goût pour votre impatience et vos fulminations, pour cette façon que vous aviez de les exposer nues. Dans votre « confession d'un enfant du siècle » vous finissez par une ode à la classe ouvrière et une charge contre le travail des enfants. Vos pensées redeviennent fraternelles après une brève chimère individualiste. Vous préférez les « fondations de l'imposant édifice social » plutôt que son sommet. Vous renoncez donc à la trahison de classe que vous aviez délibérément entamée et vous renouez avec vos frères d'usine et de docks. Il émane de ce court mais édifiant voyage dans la haute bourgeoisie, et surtout dans votre retour en fanfare, un parfum de candeur et de clairvoyance capiteux et émouvant. Mais voilà, Jack London, vous étiez raciste. Vous croyiez à une hiérarchie des races, celle que vous nommez blanche au-dessus, évidemment. Avec vocation à dominer le monde, fût-ce par le glaive et par le feu. Quant à votre république américaine socialiste, elle pourrait finalement s'accommoder de l'esclavage. Les autres races colorées, toutes nuances de jaune de noir et de marron, qu'importent leurs empires et le prestige passé de leurs civilisations ou même leurs exploits guerriers, sont destinées à être dominées. Vous y croyez. Comme Ernest Renan. Comme le comte de Gobineau, finalement. Bien entendu, cela n'ôte rien ni à la qualité de votre littérature ni à vos mérites personnels d'avoir surmonté de si douloureuses conditions d'enfance, d'adolescence et de jeunesse. Dommage ! Car vous étiez, comme vous l'écrivez de Martin Eden, « un styliste avec, en plus, quelque chose dans le ventre ». Au moins comprend-on avec vous que l'auteur et l'homme peuvent être dissociés. Dans votre cas c'est d'autant plus difficile que les épreuves de votre vie sociale semblent bien avoir déterminé vos idéaux politiques. Foin de tout accablement. On vous pardonnerait autre chose, mais le racisme fait trop de dégâts, dévaste trop de vies encore dans ce pays que vous rêviez égalitaire et solidaire, et dans tant d'autres endroits du monde. Certes, vous n'avez pas à en répondre. Mais on ne saurait continuer à vous lire en faisant fi de cette nuisible aberration quel que soit le plaisir que l'on prenne encore, très justement, à votre œuvre. Ma querelle avec vous est close.

Je trouve moins d'excuses à Jorge Luis Borges. Si tant est que je lui en trouve. Peut-être parce que notre première rencontre eut lieu à travers ses nouvelles aussi érudites que déconcertantes *Ficciones*, puis *El Aleph* puis *Le Livre de sable*, et que le dérangement ébloui que j'en éprouvai m'a longtemps travaillée insidieusement, s'imposant comme référence chaque fois que je lisais des nouvelles d'autres auteurs. Julio Cortázar était des rares à tenir tête, notamment par le recueil *Les Armes secrètes*. En tout état de cause, atteindre à de tels sommets confère une aura que l'on ne saurait impunément ternir. Il n'est pas exclu cependant que mon intransigeance soit plus politique qu'esthétique, qu'elle provienne de ce que j'aie vu de trop près ces jeunes Chiliens et ces jeunes Argentins que nous accueillions à Paris en 1973 et jusqu'en 1977, aussi frêles que nous, tellement déterminés ou éperdus, inexplicablement optimistes, lumineux d'une joie désespérée. Ou alors, est-ce parce que je n'arrive pas à mettre ensemble un esprit capable de s'écrier, commentant la libération de Paris après la Seconde Guerre mondiale, « ainsi une liesse collective peut donc n'être pas ignoble ! », avec cet homme qui salue et flatte les généraux putschistes et criminels de masse Pinochet et Videla. Il en aurait exprimé des regrets, postérieurement... Aussi sournoise soit-elle, la connivence sociale ne se désavoue jamais totalement ni ne se dissimule jamais parfaitement et sans doute est-ce pour cette raison que, tout bien considéré, Borges me fait l'impression d'un notable qui n'a même pas l'excuse de blessures intérieures. Voilà ! Aujourd'hui encore je répugne à une adresse directe. Son talent littéraire n'en demeure pas moins grandiose.

Et si je ne m'adresse pas non plus directement à vous, Alexis de Tocqueville, c'est parce que je suis persuadée que vous n'avez que faire de l'opinion d'une personne telle que moi. C'est l'étrange sentiment que j'ai toujours éprouvé en vous lisant, même lorsque j'étais tellement captivée par vos développements que j'essayais d'imaginer combien il avait fallu de clairvoyance et de courage dans les remous de votre époque pour aiguïser des analyses aussi fines de la démocratie en émergence, avec une telle capacité à percevoir la cohérence d'institutions qui allaient ensevelir celles auxquelles vous étiez attaché. Mes distances à votre égard sont dictées par vos prises de position quant aux droits des anciens esclaves. Avec un plus froid discernement que London, vous aviez l'esprit moins en ébullition. Mais tout de même, ce n'était pas par manque de perspicacité. Et que l'on n'argue pas de morale d'époque, il y eut en des temps bien reculés longtemps avant l'ère chrétienne, des hommes de pouvoir, des penseurs et des gens de peu qui concevaient déjà l'égalité entre les personnes, et d'autres qui s'arrangeaient d'inégalités sociales mais ne contorsionnaient pas d'arguments pour les reposer sur des prétextes raciaux. La question de l'altérité au sein de l'unique espèce humaine est aussi vieille que le monde.

Vos œuvres restent étincelantes et je les recommande encore. Sans doute parce que vous m'avez plus appris tous les trois que vous ne m'avez déçu.

J'avais déjà tellement bourlingué dans toutes sortes de drames et d'aventures vraies et imaginaires, vu des pièces de théâtre de toutes factures, lu des romans de toutes natures y compris policiers, apprécié des films en tous genres, maintes fois ma perplexité s'était heurtée à des tableaux dont la beauté comme celle du *Radeau de la Méduse* me happait mais dont l'intention me désarçonnait par son équivoque comme suspendue entre ciel et sable ; j'avais déjà survécu à quelques désillusions majeures et ressenti la morsure de la peine d'amour ou d'espérance, je connaissais les picotements âcres et sourds de ces affections dilettantes dont l'ombre s'estompait en oscillant, aussi lorsque je lus je ne sais plus où ni sous quelle conjugaison à l'indicatif ou au conditionnel que Rimbaud dont on savait si peu de ses dernières années de vie si loin dans cette Afrique mystérieuse pouvait avoir trempé dans une traite négrière... je l'encaissai placidement. Étonnamment, taradée par je ne savais alors quels intimes échos, je poursuivis à son propos mes spéculations sur ce qui avait pu le conduire à si mal traiter les bibliothécaires dans son poème « Les assis ». Cela semblait plus qu'une facétie d'enfant gâté. Comme une trace de cette souffrance ricanante qui rend méchantes les vieilles personnes immatures. Une brisée de la flamboyante méchanceté des surdoués capricieux.

*Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leur peau
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux du crapaud.*

[...]

*– Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage...
Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.*

J'ai lu *Des hommes et des crabes* un soir où je cuvais un léger chagrin d'amour. Mon fiancé – j'étais dans un mitan d'adolescence et nos amours restaient encore bien prudes – m'avait raconté avec une délectation contrite que dans l'après-midi, dans la pénombre du couloir menant à l'arrière de sa maison, une jeune Brésilienne arrivée depuis peu à Cayenne lui avait volé un baiser. Le soir même, par le plus grand des hasards, j'entamais la lecture de ce drôle de récit de Josué de Castro, pioché sans intention dans la valise de livres bleu délavé que je gardais sous mon lit, dans l'attente de plus en plus distraite d'une réclamation. Nous reprenions déjà en gorge et en corps les chansons de Roberto Carlos, nous étions en train de découvrir Gilberto Gil et les tout débuts de Maria Bethânia. Le Brésil nous parvenait alors par leurs sonorités et sous les couleurs du carnaval. Le livre m'emportait ailleurs. Captivée, je le lus jusqu'à la dernière page, d'une traite. J'en tirai mes premières affres envers le monde, ma première intranquillité. Je me fis mon premier serment. Ni répit ni arrangement avec un monde où des enfants peuvent être réduits à se nourrir de crabes se nourrissant de leurs excréments. Là où le cycle de l'or des poissons d'Aureliano Buendía dans *Cent ans de solitude* disait une volonté de circularité, un recommencement choisi brandi, un absurde que la main fait subir à la matière minérale, dans le cycle du crabe on décèle un encerclement, les rets de la pauvreté et de l'abandon, rage et désespoir en embuscade. Ne jamais y consentir, ni par l'esprit ni par l'inaction, serait désormais l'un des champs d'épreuve de mes fidélités. Lorsque trois ans plus tard nous conduirons une grève à la fois inflexible et joyeuse pour fracasser le carcan d'un enseignement passablement archaïque, l'une de nos revendications phare sera que le portugais devienne une option de deuxième langue. La présence concrète du Brésil, qui jusqu'alors ne se traduisait que par une vaporeuse géographie réduite au fleuve Oyapock et une fictive lithographie de travailleurs rudes à la tâche, buveurs mélancoliques, artisans taciturnes, virtuoses du poignard, artistes de la nostalgie perçus comme voisins bruyants mais attachants – la légende de Lampião et Maria Bonita et la chanson *O Cangaceiro* reprise par Joan Baez y aidant sans doute – prend corps subitement, soulevant l'invisible bâche qui entravait la course des signes de la culture, de la langue et des arts à travers nos territoires, et donnant du même mouvement une épaisseur charnelle à la misère. Dans ce capharnaüm de couleurs de détresses de coups de théâtre de petits drames de rires et de cris irruant soudain dans un paysage mental plus paisible que vrai, un baiser volé est bien peu de chose. Dans cet échange inégal, si caractéristique à nos âges d'alors, risquer de se faire voler son djal porte un chagrin que vaut bien l'ivresse procurée par ce débarquement intempestif dans une région physique et symbolique du monde jusqu'alors insoupçonnée. J'aurai ainsi prématurément et définitivement guéri de toute tentation de jalousie. J'ignorais pourtant alors ce long proverbe ashanti du continent d'en face raillant la polygamie, que ses justifications soient sexuelles, religieuses ou sociales : « Dix épouses, dix langues, celui qui a trop d'épouses meurt de faim. Le coq a soixante-dix-sept épouses, pourtant nulle ne lui apporte d'eau pour son bain, il se lave dans la poussière. » Et je ne deviendrais jamais Médée.

Nous avons déjà presque tout fait. Délestages en fac, occupations du hall, obstruction dans l'aile administrative de l'université, contestation des pédagogies, grève générale contre la réforme Soisson, manif sur le Boulmich', boycott de restos U, sit-in en résidences universitaires contre la hausse des loyers et pour le maintien de la cinémathèque, commandos de solidarité avec les réfugiés chiliens, puis argentins, puis vietnamiens, cambodgiens et laotiens. Nous avons scandé Marx Engels Lénine Staline Mao, j'avais vu tous les Bergman des années cinquante à soixante-dix, les Fassbinder et les derniers Schlöndorff, les chefs-d'œuvre italiens de Fellini à Scola et entre les deux, de bons spaghettis westerns avec la musique d'Ennio Morricone, j'avais couru les Clouzot, les quelques Varda, les Preminger et les Welles, les Kubrick et les Kazan, et on m'avait déjà volé mes ultimes cinquante francs du mois dans une file d'attente pour un film de Kurosawa, *Dodes'kaden*, à la Cité universitaire.

Et je tombe par hasard sur *Mèmed le Faucon*. D'abord. Aléas des traductions, le premier de la série *Mèmed le Mince* viendra plus tard. Je me livre à une cavalcade de lecture sans presque reprendre souffle, happée par la puissance évocatrice, la beauté descriptive, l'énergie épique qui imprègnent, irriguent, embrassent et embrasent ces aventures de Mèmed, rebelle vaillant et généreux, si tellement en harmonie tellurique, spirituelle, culturelle, matérielle et lyrique avec son peuple des plaines et des montagnes. C'est comme si après qu'on a mâché puis claironné avec Louis Delgrès et selon la Déclaration et la Constitution que la résistance à l'oppression est un droit naturel, cette résistance se faisant soleil surgissait d'une ligne d'horizon, avec sa lumière et sa chaleur, son charme et sa force, ses blessures, ses imperfections et son inachèvement. Dans les histoires de Yachar Kemal il y a le village et le monde. Aucun de ses livres ne m'échappera, ils y passeront tous, la tétralogie Mèmed, la suivante et l'Euphrate, les trilogies et le reste. Tous ceux à qui j'offrirai les livres de Yachar Kemal en seront transportés. L'Empire ottoman reprend consistance et contradiction, Atatürk s'incarne, les mœurs et les traditions retrouvent corps, l'oppression se fait insupportable, le génocide arménien est indéniable, les cultures et l'identité kurdes sont indubitables. Et Soliman irradie.

« Il faut faire chanter le dessin par la couleur, il faut faire comme Debussy, comme Debussy », vibrait Marc Chagall s'adressant aux mosaïstes Heidi et Lino Melano tandis qu'il était en train de concevoir la fresque de la faculté de droit de l'université de Nice. Une façon de saisir l'instant, parfois le silence, en quoi excellait Debussy tel que nous le donne à écouter Jankélévitch qui, s'il convient que Jarocinski a raison de « mettre en garde contre toute analogie trompeuse entre la musique et la peinture » lorsque celui-ci différencie Debussy des impressionnistes, nous dit bien cependant comment agit la musique sur l'immense champ symbolique autour des arts. N'est-ce pas justement ce que transmet *Le Triomphe de la musique*, peinture murale de Chagall au Metropolitan Opera à New York ? Elle est bien là, la musique, dans le champ dans l'air au bout du pinceau et de la plume, dans le tumulte des existences humaines. Ne l'entendez-vous dans les romans de Kemal ?

Nâzim Hikmet, déjà, m'abreuvait de ses poèmes de tendresse :

*Tout ce que j'ai écrit sur nous est vrai
[...]
mon manque de toi
c'est-à-dire moi dernier lampion du dernier coin de la ville
ma jalousie
c'est-à-dire ma course les yeux bandés la nuit parmi les trains
mon bonheur
c'est-à-dire le fleuve ensoleillé rompant ses digues*

ses poèmes de défi :

*Ils ne nous laissent pas chanter nos chansons,
Ils ont peur, Robeson
Peur du jour qui naît
[...]
Ils ont peur d'aimer
[...]
Peur de l'eau qui coule
[...]
Ils ont peur de l'espoir, Robeson, peur de l'espoir, de l'espoir !*

et son épopée de la guerre d'indépendance :

*Nous avons connu le feu et la trahison
et nous avons fixé le monde
de nos yeux ardents*

[...]

*nous avons connu le feu et la trahison
la nation était blessée, elle était lasse, misérable,
elle se battait pourtant...*

Aujourd'hui Asli Erdogan et d'autres entretiennent le flambeau du courage, de la liberté et des chants de vérité.

« *L'Iliade* ou le poème de la force », dénonce Simone Weil. Implacable. « Le vrai héros, le vrai sujet, le centre de *l'Iliade*, c'est la force. » Telle est la première phrase de cet essai bref et incisif. Cette réflexion sur la force, qui n'est pas seulement une réflexion sur la guerre, traque l'incidence de la force sur la pensée. Car Weil pense que la guerre rend impuissant à penser, voire à juger. Vainqueurs et vaincus lui sont soumis, la force « fait de l'homme une chose, au sens le plus littéral, car elle en fait un cadavre ». Mais ce n'est pas tout. Par des extraits d'une effrayante pertinence, elle nous montre comme Homère y expose et y brûle tous et chacun, non seulement les guerriers, mais tous et chacun, la vierge fille d'un prêtre, la jeune mère épouse d'un prince, l'enfant héritier du sceptre royal... car ainsi sont terrassés ceux qui les aiment, le père, le prince, la mère... Ainsi de Priam qui suppliera Achille de lui rendre le corps d'Hector. Ce que la force fait de nous, moins que nous-mêmes... « La force qui tue est une forme sommaire, grossière de la force. Combien plus variée en ses procédés, combien plus surprenante en ses effets, est l'autre force, celle qui ne tue pas ; c'est-à-dire celle qui ne tue pas encore. Elle va tuer sûrement, ou elle va tuer peut-être, ou bien elle est seulement suspendue sur l'être qu'à tout instant elle peut tuer ; de toute façon, elle change l'homme en pierre. » Et voilà comme Simone Weil donne une autre étoffe à ce long poème d'Ilion, sans amertume et sans plainte, que nous pouvons avoir appris à lire comme une épopée gorgée de héros, de mythes, d'exploits, de violence attendue et désuète. Mais voilà comme Simone Weil nous fait entrevoir notre passive complaisance envers ces démonstrations et proclamations de force et de puissance à l'encontre de nous-mêmes ou d'autres, celles nous visant étant généralement perçues par nous comme dirigées contre d'autres, donc légitimes. La force empêche de penser, voire de juger. En nos temps, guère besoin de métaphores ou de paraboles, quand des quintets Trump-Poutine-Erdogan-Kim Jong-un-Duterte, ces êtres de chair et de pouvoir y pourvoient. Ainsi vont les démocraties, sous la tentation de la force montrée et employée de plus en plus contre des ennemis intérieurs vrais ou fantasmés, surestimés presque toujours car bien opportuns dans un monde désaxé, et sans plus de réflexion sur le poison ainsi inoculé. D'improbables amitiés surgissent néanmoins dans *l'Iliade*, entre vainqueurs et vaincus, entre Priam et Achille, entre Troyens et Grecs, ce que surent faire à mi-siècle Allemands et Français.

La force, la fascination qu'elle inspire, la sauvagerie qu'elle dissimule, une inquiétude intemporelle et universelle. C'est ce qui sue sous le parti pris de Romain Rolland à l'amorce de la Première Guerre mondiale. « Un grand peuple assailli par la guerre n'a pas seulement ses frontières à défendre, il a aussi sa raison. » Ainsi commence *Au-dessus de la mêlée*. C'est aussi par là que chemine Jean Giono dans sa *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, à la fois manifeste et déclaration d'amour. « Engagez-vous dans la croisade de la pauvreté contre la richesse de guerre, professe-t-il. Vos plus beaux chevaux de bataille sont vos chevaux de labour, vos charges héroïques se font pas à pas dans les sillons. Votre bouclier a la rondeur de toute la terre. » Dans *Le Livre du thé*, Okakura Kakuzô s'émeut de cette attraction : « L'Occidental moyen [...] s'était habitué à considérer le Japon comme une contrée barbare tant qu'il se consacrait aux arts délicats de la paix ; il le tient aujourd'hui pour un pays civilisé depuis qu'il massacre allègrement sur les champs de bataille de Mandchourie. Combien de commentaires n'a-t-on pas consacrés au code des samouraïs, à cet art de la Mort pour lequel nos guerriers se sacrifient avec tant d'exaltation ! Alors que la voie du thé, laquelle incarne au mieux notre art de la Vie, n'a guère suscité d'intérêt. » Le chanoyu, cérémonie du thé, « symbole de progrès et de lumière » selon Sen Soshitsu XV, se déroule dans la chambre du thé où se pratique l'égalité sociale, tous les convives ayant en cette parenthèse même rang. C'est le cœur de gravitation du savoir-vivre, de la musique de harpe, de l'art floral... « L'amour des fleurs a dû naître en même temps que la poésie de l'amour... En offrant la première guirlande de fleurs à sa compagne, l'homme primitif a transcendé la brute. » Art de vivre dans un esprit d'harmonie, de respect et de fidélité. Tout cela peut paraître bien candide. Simplissime et plus idéalisé que répandu. Mais parce que formulée et célébrée, cette vision de la socialité ne devrait passer sans laisser sur nous nulle trace.

Toujours les livres font caravane pour nous conduire au-dedans des époques et des lieux, des histoires et des faits, des univers et des imaginaires, au-dedans de ce que nous offrent d'eux les autres. Ils nous extraient du tourbillon des choses prosaïques que nous croyons vitales et qui pour la plupart ne sont que futiles. *Quand je ne dors pas, je rêve*, ainsi s'appelle une toile de Wifredo Lam. Lam rêve. Moi, je rêve.

Il est un livre bien mal écrit qui est pourtant à lire : *Le Devisement du monde, Livre des merveilles* de Marco Polo écrit par lui ou dicté à Rustichello ou Rusticien de Pise. Machiavel demandait s'il fallait reconquérir Pise par la force ou par l'amour, mais c'était un siècle plus tard. Entre « découvertes », merveilles et fictions, qu'importe finalement à Mme Wood si Marco Polo affabule quelque peu ? Peut-être avez-vous raison, même partiellement. Mais où est le danger, de nos temps ? Nous savons tant de choses depuis. Au moins savons-nous par ce livre quel regard ébloui des négociants vénitiens pouvaient jeter sur la Perse, sur les pays d'Asie centrale et ceux du Soleil levant. Et d'ailleurs, est-il documents moins fiables que les cahiers de navigateurs soucieux de s'admirer, d'éblouir ou d'épater, ou occupés à fabriquer par ce moyen des « preuves » pour leurs armateurs ou leurs assureurs... Et ces biais sont parfois tellement instructifs ! Voyez ce regard supposé de femmes, dans une aventure invariablement dépeinte comme exclusivement masculine, conquérante et virile, cruciale dans la marche triomphale de l'humanité – entendez ici la mâle humanité d'Europe en extase devant elle-même – vers le progrès, *Elles, qui regardèrent Colomb*, de Michel Lequenne... Des historiens et des écrivains, femmes et hommes, avaient déjà exhumé des figures de femmes remarquables et oubliées ou plutôt délibérément expulsées de l'Histoire, ils les ont rétablies en lumière depuis nos lieux partagés, ces terres toujours vibrantes et grondantes des Amériques, des Caraïbes, de l'océan Indien. Ces auteurs sont légion et ont pour noms Bethany Veney, Gerda Lerner, Lucille Mathurin Mair, Eduardo Galeano, Édouard Maunick, Arlette Gautier, Gilberto Freyre, C.L.R. James, Eric Williams, Angela Davis, Maryse Condé, Simone Schwarz-Bart, Henri Bangou, Gilbert Pago, Lydie Ho-Fong-Choy Choucoute, et quelques autres, et leur font résonance les autobiographies comme celle de Mary Prince. On ne saurait négliger les travaux précurseurs et génériques de Joseph Anténor Firmin.

« Dans un livre, je dois laisser les emplacements et les espaces qui permettent au lecteur de participer. Parce que c'est la relation affective et l'échange entre l'artiste, celui qui parle, et l'auditoire qui est d'une importance capitale. » C'est par cette jolie confession que Toni Morrison nous aide à comprendre pourquoi nous sommes si durablement occupés, au sens à la fois d'envahis et troublés, longtemps après avoir déposé l'un de ses livres. Et les bons livres ont ceci de fabuleux qu'ils ne nous laissent pas indemnes. D'abord parce que les femmes et les hommes qui décident de consacrer des nuits et des jours, des ans et des sueurs du front et de l'âme, à écrire des romans ou des récits, des nouvelles ou des contes, des poèmes ou des fragments, fictions ou confessions, le font pour nous parler. Quoi qu'ils disent. Y compris les grincheux. Ils entrouvrent leur monde même lorsqu'ils croient se barricader. Et, se livrant, ils nous livrent un peu à nous-mêmes. Ce chemin n'est ni le plus droit ni le plus court. Car les livres nous réveillent, nous bousculent, nous désolent ou nous réconfortent. Il arrive qu'ils nous confortent simplement. Souvent ils bougent avec nous, nous disent les choses différemment avec les mêmes mots et les mêmes enchaînements à des moments différents de nos vies, ils nous fouillent, nous éclairent, nous sauvent des naufrages. Ils nous préparent aux déconvenues et nous préviennent qu'il faudra parfois serrer les dents. Ils entassent la paille pour amortir les chocs à venir. Ils brassent l'air pour dégager la vue. Ils nous racontent toutes sortes d'histoires. Des vraies, des fausses, des arrangées, des vraies parce que possibles, vraies parce que belles, vraies parce que énigmatiques, vraies parce que sans fin, vraies parce que nous parlant subrepticement d'une inquiétude, d'une joie, d'une aventure, d'un malheur qui nous sont advenus. Ou de quelque embarras qui nous tараude. Ou d'un impossible à concevoir. Nous ne savons pas toujours que nous sommes grâce à eux caparaçonnés d'esprit et d'ardeur pour déjouer les pièges çà et là dispersés sur nos routes par les aléas de la vie. Quelquefois les chansons résument en quelques mots ce que nous enseignent les philosophes et les écrivains. Nina Simone, sans doute douloureusement instruite par les turbulences de sa vie, y montre un particulier talent, sur un texte substantiellement plus dense que la version française originale d'Aznavor, et un arrangement qui doit sa vigueur lancinante au blues et au jazz :

*You've got to learn to show a happy face
Although you're full of misery
You mustn't show a trace of sadness
Never look for sympathy*

[...]

*You've got to learn to hide your tears
And tell your heart life must go on*

[...]

*You've got to learn to be much stronger
At times your head must rule your heart*

*You've got to learn from hard experience
And listen to advice
And sometimes pay the price
And learn to live with a broken heart*

Vous voilà dans l'arène. Il arrive que fument dans votre dos des rugissements. Il faut vous lever et vous retourner pour transformer le champ de bataille en amphithéâtre, en agora. Faire que les éruptions deviennent parole, même au corps défendant de ceux qui les émettent. Répondre. Répliquer. Riposter. Faire de cette arène-là un lieu de socialité où puissent s'affronter civilement des croyances ou des convictions, des désirs et des vouloirs, ces frayeurs qui se cabrent, ces lâchetés qui se déguisent, ces égoïsmes qui se crispent mais aussi des certitudes sur ce qui est bon et juste et l'évidence que c'est bien là et en ce moment que le Droit prend chair pour donner corps et place à des droits. Organiser la controverse limpide entre le droit naturel, ce droit des gens, et les lois naturelles, expression de l'inachèvement de nos connaissances et nos compréhensions. Veiller à ce que le pouvoir de faire ne devienne abus de pouvoir. Il faut pour cela tirer la ligne. Bien la signifier éthique et la rendre plus infranchissable que si elle était matérielle. Convenir que tout peut être dit, mais sous condition de forme. Pas d'oblicité, nul espace pour laisser prospérer les Gorgias et Calliclès, la cause est trop délicate et le risque néfaste. Il faut ferrailler. Ici, là, en ce lieu de la parole contradictoire la plus légitime. Ne la transborder nulle part ailleurs, malgré les sollicitations pressantes, afin que soit ramenée là la confrontation et que tous les autres lieux demeurent ce qu'ils sont pour de tels enjeux : secondaires. Rigoureusement, ne rien sacrifier à la rhétorique, pour autant ne pas sacrifier l'esthétique. D'où croyez-vous que viendra la force de faire face, sabre au clair, pour briser l'encerclement d'un égarement qui se prend pour du bon sens, d'un désarroi qui croit se diluer dans des borborygmes hargneux, d'où surgira l'inspiration pour terrasser l'obscurantisme avec joie et en élégance, sans haine ni vengeance ? Ils sont là, Damas, Char, Paz, Levinas, Jankélévitch, Spinoza, Averroès, Nietzsche, Machado, Woolf, Weil, Wells, et même Cambacérès, leur nombre et leurs noms varient, mais ils vous font escorte d'une sarabande baroque comme les douze prophètes en pedra sabão d'Aleijadinho. Un souffle chaud vous parcourt l'échine. Car il vous monte cette provocation d'Aimé Césaire que vous léchez en secret, trop rude quand même à proférer en un lieu qui doit rester de civilité, plus encore lorsque l'affrontement est âpre, sauf à concéder l'autorité du ton à ceux qui attaquent en meute et sabotent en douce :

Inutile de durcir sur notre passage, plus butyreuses que des lunes, vos faces de tréponème pâle

Inutile d'apitoyer pour nous l'indécence de vos sourires de kystes suppurants

Flics et flicaillons

Verbalisez la grande trahison loufoque, le grand défi mabrique et l'impulsion satanique et l'insolente dérive nostalgique de lunes rousses, de feux verts, de fièvres jaunes...

Mais non. Vous leur épargnez cette exubérante brutalité de Césaire. L'homme était tendre au regard et au toucher. Sa plume gorgée de curare.

Ils sont là. Tous vos auteurs. Ils ne se bousculent pas. Ce ne sont pas gens à bousculades. Ni fous ni sages. Ils auraient pu vaquer ailleurs. Mais ils sont là parce qu'ils sont fidèles. Pas pour ce combat-ci en particulier, simplement depuis toujours. Lors de votre voyage en vous-même quand vous commencez à frémir de vous sentir à la fois si vulnérable et si présente au monde. Lorsque vous déambulez sans boussole dans les méandres des innombrables lieux et situations où s'imposent des sociabilités non apprises, ils vous gardent sans effroi. Ils se glissent à vos côtés, plus sûrement encore dans l'intime de vos vigilances, quand vos repères se brouillent, que vos choix s'embrouillent, que les raisonnements vous paraissent soudain inopérants, alors ils vous soufflent qu'il est des opacités qui ne se dissolvent pas et qui d'ailleurs sont bienvenues. Ils sont présents encore dans ces moments de confusion où sont assénées des raisons d'État pour ourdir des violences, s'affranchir des injustices, se délier des désordres, puis s'étonner que se fomentent de sordides revanches.

Ils sont là aussi pour vous initier aux éclats du silence et au joyau de la lenteur, à l'ivresse du doute, au vertige de l'imagination, à la présence des autres, aux mystères de l'Autre, aux grisantes hauteurs de la conscience d'être et aux profondeurs de vos possibles devenir.

Et même lorsque leur propos vous est hostile, ils participent de votre apprentissage. La vie est injuste, parfois scélérate. Elle ne coule pas, elle demande à être saisie, empoignée, domptée parfois. Il faut savoir la faire rendre gorge dans les circonstances où elle vous submerge de frivolité et de cruauté.

Quoi que vous cherchiez à savoir ou à ressentir, à comprendre ou à percevoir, à saisir ou à entrevoir, quelque part un livre répond à votre quête, fût-ce pour vous ouvrir à son inanité.

« Écrire et lire, pour un écrivain, ce n'est guère distinct... Ces deux activités exigent que l'on soit attentif aux endroits où l'imagination se saborde, verrouille ses propres portes et pollue sa vision. Lire et écrire, cela veut dire être conscient des notions de risque et de sécurité propres à un écrivain, de son accession sereine au sens et à une certaine capacité de réponse, ou de son combat fiévreux pour y parvenir. » Toni Morrison.

Et dire le simple plaisir. La volupté. La félicité. « Brûler d'une possible fièvre ».

Lire. Toute l'énergie, la passion, le bien-être et le tourment d'une vie ardente.

Sources bibliographiques et discographiques des citations

- ANONYME, *Le Roman d'Antar* (traduction de Marcel Devic), Paris, Libretto, 2016.
- BÂ Mariama, *Une si longue lettre*, Abidjan, Nouvelles éditions africaines, 1979 ; Paris, Le Serpent à plumes, 2001.
- BACHELARD Gaston, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 2016 [1960].
- BORGES Jorge Luis, *Le Livre de sable* (traduction de Françoise Rosset), Paris, Gallimard, 1978 [1975].
- CAMUS Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942.
- CAMUS Albert, *Caligula*, Paris, Gallimard, 1944.
- CARPENTIER Alejo, *Concert baroque* (traduction de René L. F. Durand), Paris, Gallimard, 1976 [1974].
- CÉSAIRE Aimé, « En guise de manifeste littéraire », *Tropiques* n° 5, avril 1942.
- CÉSAIRE Aimé, « Isidore Ducasse, comte de Lautréamont. La poésie de Lautréamont belle comme un décret d'expropriation », *Tropiques*, n° 6-7, février 1943.
- CÉSAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Réclame, 1950 ; Paris, Présence africaine, 1955.
- CÉSAIRE Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1960.
- CÉSAIRE Aimé, « Calendrier lagunaire », in *Moi, laminaire...*, Paris, Le Seuil, 1982.
- CÉSAIRE Aimé, *Et les chiens se taisaient*, Paris, Présence africaine, 1989.
- CÉSAIRE Aimé, *La Tragédie du roi Christophe*, Paris, Présence africaine, 2001.
- CHAR René, *Feuillets d'Hypnos*, Paris, Gallimard, 1946.
- CHAR René, « Billets à Francis Curel », in *Recherche de la base et du sommet*, Paris, Gallimard, 1971.
- CORTÁZAR Julio, « L'Homme à l'affût », in *Les Armes secrètes* (traduction de Laure Guille), Paris, Gallimard, 1963 [1959].
- DAMAS Léon-Gontran, « Hoquet », in *Pigments*, Paris, Présence africaine, 1962 [1937].
- DAMAS Léon-Gontran, *Latitudes françaises. Poètes d'expression française*, Paris, Le Seuil, 1947.
- DAMAS Léon-Gontran, *Graffiti*, Paris, Seghers, 1952.
- DARWICH Mahmoud, *Le Lit de l'étrangère* (traduction d'Elias Sanbar), Paris, Actes Sud, 2000 [1999].
- DELAY Florence et ROUBAUD Jacques, *Partition rouge. Poèmes et chants des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, Le Seuil, 1988.
- DESNOS Robert, « Le Tamanoire », in *Chantefables et Chantefleurs*, Paris, Gründ, 2015 [1945].
- DJEBAR Assia, *L'Amour, la fantasia*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985.
- DJEBAR Assia, *La Disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel, 2003.
- FANON Frantz, « Les Mains parallèles », in *Écrits sur l'aliénation et la liberté*, Paris, La Découverte, 2015 [1949].
- FANON Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952.
- FAYE Gaël, « Irruption », *Rythmes et botanique*, 2017.
- GARCÍA LORCA Federico, « Presentación de F. G. L., leída en la Universidad de Madrid », in Pablo Neruda, *Obras completas*, Buenos Aires, Losada, 1951.
- GIONO Jean, *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, Genève, Héros-Limite, 2013 [1938].
- GLISSANT Édouard, « Les Indes », in *Les Indes, Un champ d'îles, La Terre inquiète*, Paris, Le Seuil, 1985.
- GLISSANT Édouard, *Poétique de la relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990.
- GLISSANT Édouard, *La Cohée du lamentein. Poétique V*, Paris, Gallimard, 2005.
- HIKMET Nâzim, *Il neige dans la nuit* (traduction de Münevver Andaç et Güzin Dino), Paris, Gallimard, 1999.
- HIKMET Nâzim, *C'est un dur métier que l'exil* (traduction de Charles Dobzynski), Paris, Le Temps des Cerises, 2009.
- HOLIDAY Billie, « God Bless the Child », 1942.
- HUGO Victor, *Actes et paroles*, Paris, Flammarion, 2010 [1875].
- KAKUZÔ Okakura, *Le Livre du thé* (traduction de Corinne Atlan et Zéno Bianu), Arles, Philippe Picquier, 1996 [1906].
- KIAROSTAMI Abbas, *Des milliers d'arbres solitaires* (traduction de Tayeb Hashemi, Franck Merger, Jean-Restom Nasser et Niloufar Sadighi), Toulouse, Érés, 2014.
- KOESTLER Arthur, *Spartacus* (traduction d'Albert Lehman), Paris, Calmann-Lévy, 2005 [1939].
- LAÂBI Abdellatif, *Mon cher double*, Paris, La Différence, 2007.
- LABOU TANSI Sony, *Les Sept Solitudes de Lorsa Lopez*, Paris, Le Seuil, 1985.
- LALONDE Michèle, « Speak white », 1974.
- LONDON Jack, *Martin Eden* (traduction de Philippe Jaworsky), Paris, Gallimard, 2016 [1909].
- (de) MAISTRE Joseph, *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, Paris, L'Herne, 2016 [1821].
- MIANO Léonora, *Écrits pour la parole*, Paris, L'Arche, 2012.

MICHEL Louise, *Mémoires*, Paris, La Découverte, 2002 [1886].

MICHEL Louise, *La Commune*, Paris, La Découverte, 2015 [1898].

MIRON Gaston, « Marche à l'amour », in *L'Homme rapaillé*, Paris, Gallimard, 1999 [1970].

MONTAIGNE Michel, *Essais*, Paris, Gallimard, 2007 [1580].

MORRISON Toni, *Invitée au Louvre. Étranger chez soi* (traduction d'Anne Wicke), Paris, Christian Bourgois, 2006.

NIGER Paul, « Je n'aime pas l'Afrique », in *Initiation*, Seghers, 1954.

ORWELL George, « Bookshop Memories », in *Narrative Essays*, Londres, Harvill Secker, 2009.

OVIDE, *L'Art d'aimer* (traduction d'Henri Bornecque), Paris, Gallimard, 1974 [an 1].

PESSOA Fernando, « Não sei quantas almas tenho », in *Novas Poesias Inéditas*, Ática, 1973 (4^e éd. 1993).

POTTIER Eugène, *Poèmes et chansons*, Paris, Le Temps des Cerises, 2016 [1887].

RILKE Maria Rainer, *Notes sur la mélodie des choses* (traduction de Bernard Pautrat), Paris, Allia, 2008 [1898].

RIMBAUD Arthur, « Les Assis », in *Poésies*, Paris, Gallimard, 1973 [1883].

ROLLAND Romain, « Au-dessus de la mêlée », *Journal de Genève*, 1914.

RUPAIRE Sonny, *Cette igname brisée qu'est ma terre natale*, Pointe-à-Pitre, Jasor, 2011 [1971].

SIMONE Nina, « Tomorrow Is My Turn », *I Put a Spell on You*, 1965.

SIMONE Nina, « You've Got to Learn », *I Put a Spell on You*, 1965.

SUPERVIELLE Jules, « État des lieux », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1966.

THÉSÉE Lucie, « Sarabande », *Tropiques*, 1942.

VALLEJO César, *Poèmes humains* (traduction de François Maspero), Paris, Le Seuil, 2011.

WEIL Simone, « L'Iliade ou le poème de la force », *Cahiers du Sud*, 1941.

YOURCENAR Marguerite, *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Plon, 1951.

ZOLA Émile, « Lettre à la France », in *Lettre à la jeunesse. Lettre à la France*, Paris, Stock, 2006 [1898].